

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS A. PÉRIER
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 REDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 28, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 21 37
 Union Postale. 21 25 43
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Manières de marins

Il s'est passé dernièrement aux Philippines plusieurs petits incidents, peu connus en Europe, qui ont mis en lumière, mieux peut-être que des faits plus importants, les sentiments actuels des Anglais et des Américains à l'égard des Allemands. Tant que ceux-ci se sont contentés de faire de la philosophie et de regarder le clair de lune, leurs cousins anglo-saxons n'ont eu pour eux que de la tendresse. A présent qu'ils sont des concurrents, on les voit d'un tout autre œil, beaucoup moins bienveillant. On est même très désagréable pour eux. Il leur a fallu aux Philippines une patience surhumaine, encouragée probablement par des instructions sévères, pour ne pas se laisser jeter hors des gondes par des coups d'épingle comme on en a rarement vu entre « nations amies ».

Il est dépitant en effet d'être empereur d'Allemagne, de s'être donné la peine d'apprendre tout ce qui touche aux bateaux, d'avoir dépensé des centaines de millions, construit une flotte, creusé des ports, formé des équipages, enfin d'avoir créé de toutes pièces une marine qui avait l'air très présentable, pour s'entendre dire dédaigneusement : — Les Allemands, ça n'a pas des manières de marins.

C'est naturellement un Anglais qui a trouvé cette grâce, c'est le capitaine sir Edward Chichester, qui était à Manille avec son bateau, *l'Immortalité*, pendant le blocus du port par la flotte américaine. C'est naturellement à un Américain que sir Edward a confié sa remarque, à l'amiral Dewey, commandant de la flotte de blocus, lequel a trouvé le mot si juste qu'il en a été tout apaisé et n'a plus attaché d'importance, heureusement pour la paix du monde, comme on le verra tout à l'heure, aux « gaffes » de ces marins allemands qui n'avaient pas « des manières de marins ». Il s'est naturellement trouvé tout à point un reporter anglais (4) pour recueillir précieusement l'épigramme, qui a naturellement fait le bonheur des deux seules marines au monde où l'on ait « des manières de marins ».

Nous savions depuis des siècles ce que donnent ces manières-là chez nos voisins d'outre-Manche. Elles les rendent plutôt incommodes. — Qui s'y frotte s'y pique. — Mais nous étions moins documentés pour les Etats-Unis, qui viennent seulement de faire leur entrée sur la grande scène de la politique étrangère. Quoi qu'ils puissent se vanter d'y avoir fait un début à sensation, on n'était pas encore fixé sur les façons d'agir de leur marine dans les relations internationales. Grâce au reporter anglais, nous voilà renseignés : un amiral anglais n'est qu'un roseau, une petite herbe flexible, auprès d'un amiral américain.

Le hasard a voulu que la démonstration en fût faite par un gentleman accompli. L'amiral Dewey a une réputation d'homme charmant, modeste et aimable, d'une courtoisie exquise toutes les fois que son service n'exige pas qu'il prenne des « manières de marin ». Il n'en est que plus frappant de le voir devenir raide et cassant dès qu'il représente la politique de son gouvernement. Les Allemands savent à quoi s'en tenir ; ils lui ont servi de tête de Turc pendant le blocus de Manille, et ils ont eu des moments cruels à passer. L'amiral Dewey les a traités avec une rudesse, pour ne pas se servir d'un mot plus fort, qui n'est pas du tout dans son caractère, et qui n'en donne que plus à penser.

La première coulèuvre fut servie au capitaine d'un navire de guerre allemand, coupable d'avoir pénétré dans la baie de Manille sans les formalités qui sont d'usage en temps de blocus. Il s'était dirigé vers le mouillage comme s'il était chez lui, « dans un port allemand ». L'amiral Dewey lui envoya à l'instant même un coup de canon dans ses agrès et accompagna cet avertissement d'un rappel à l'ordre. Tout cela était « parfaitement correct », nous dit le reporter anglais. Pour amical, c'est une autre affaire, et le capitaine allemand ne s'y trompa point. Ici, il faut traduire :

« Le capitaine allemand, furibond, toutes ses plumes hérissées à rebrousse-poil, se rendit immédiatement à bord de *l'Immortalité* et exposa ses griefs au capitaine Chichester, en lui demandant son avis. L'officier anglais était ferré sur l'étiquette navale. Il fit voir tout de suite au capitaine allemand qu'il s'était mis dans son tort en ignorant le pavillon américain, et que de bonnes excuses étaient le meilleur moyen d'en sortir. Il poursuivit son œuvre d'apaisement en allant trouver l'amiral Dewey et en lui expliquant que le manque d'égards au pavillon américain avait été involontaire, qu'il ne fallait probablement l'attribuer qu'à l'ignorance de l'étiquette navale. »

C'est à l'issue de cet entretien que le capitaine Chichester, évidemment dans une intention charitable et pour faciliter à l'avenir les rapports entre Allemands et Américains, prononça cette parole désormais historique :

— Les Allemands, monsieur, ça n'a pas des manières de marins.

Quelques temps après, Aguinaldo écrivit à l'amiral Dewey pour se plaindre des Allemands qui l'avaient empêché de descendre sur un îlot où il voulait s'em-

parer de quelques prisonniers espagnols. Le coupable était encore un commandant de navire, le même, je crois, que lors de la première algarade. Je recommence à traduire, le plus littéralement possible :

« L'amiral (Dewey), sans se soucier des complications ou non-complications européennes, ressentit très naturellement cette seconde infraction aux « manières de marins » et, ayant appelé à son bord les capitaines du *Raleigh* et du *Boston*, il leur ordonna en termes clairs et formels de se rendre à l'instant sur la scène de la contestation et de débarrasser des troupes, à tous risques. Ces instructions furent exécutées à la lettre et les deux bateaux américains firent le branle-bas de combat, hissèrent leurs couleurs en tête de tous leurs mâts et foncèrent pour de bon sur le brave Allemand. L'emblème local du « poing ganté » n'avait pas tablé sur ces procédés expéditifs et vigoureux, et il déguerpit avec plus de précipitation que de décence ; on prétend même qu'il fila sa chaîne pour aller plus vite. »

A la suite de ce nouvel incident, on tomba d'accord entre Anglais et Américains que les Allemands étaient des gens difficiles à vivre, et qu'il était heureux pour la paix générale qu'il y eût des Anglo-Saxons sur la terre. Tout considéré, l'amiral Dewey, assuré de l'appui moral « des navires britanniques, prit la résolution, afin d'assurer la paix et la bonne volonté entre les hommes, de s'asseoir une fois pour toutes sur son collègue allemand. Il eut avec lui un entretien dans lequel il lui déclara que, si les Allemands ne respectaient pas les lois des neutres, « il tirerait dessus ». Mais, mon-

neur, s'écria l'amiral allemand, saisi d'horreur, ce serait la guerre avec l'Allemagne ! — Je le sais parfaitement bien, répliqua l'amiral Dewey avec suavité. Délicieuses relations ! Les Anglais en étaient jaloux. Ils soupiraient après une occasion de montrer, eux aussi, ce que c'est que d'avoir des « manières de marins ». Ils ne l'attendirent pas longtemps. Le pauvre amiral allemand, craignant de manquer encore à l'étiquette navale, alla demander un bon conseil au vieux capitaine commandant anglais, sir Edward Chichester. L'amiral allemand le pria de lui dire ce qu'il comptait faire au cas où les Américains bombarderaient Manille. La réponse, nous apprend le reporter anglais, fut « polie mais évasive » : « Ça, monsieur, répliqua sir Edward Chichester, c'est le secret de l'amiral Dewey et le mien. »

L'amiral Dewey disait plus tard : « J'ai bien cru que nous allions avoir une guerre européenne dans la baie. » On l'aurait eue à moins, sans la forte discipline allemande, et l'on se quitte très mauvais amis. — L'Allemagne, poursuit mon auteur, s'est fait un ennemi mortel de sa bonne amie l'Amérique. »

Comment ? pourquoi ? Il va de soi qu'il faut chercher ailleurs que dans de puériles entorses à l'étiquette navale les causes de cette animosité subite, et qu'il y avait chez l'amiral Dewey parti pris d'émersion. Le livre anglais auquel j'emprunte ces détails singuliers déclare sans ambages que la faute en est aux ambitions déplacées de l'Allemagne, qui se permet de venir faire concurrence dans l'Extrême-Orient aux visées anglo-saxonnes. Il attaque à ce propos la politique de l'empereur Guillaume II, en Chine et dans le Pacifique, avec une telle violence de langage qu'on ne permettrait de ne pas le suivre plus avant ; il y a de ces expressions qui ne sont admissibles que lorsqu'on a des « manières de marins », comme l'entendent les Anglo-Saxons.

Arrivé Barine.

AU JOUR LE JOUR

ALF LAILAH OUA LAILAH

C'est de l'arabe. Et l'on étonnera sans doute bien des lettrés en leur apprenant que ce titre est celui d'un des premiers livres que connut et dont s'éleva leur enfance ; qu'il n'est pas, depuis plus de deux siècles, un écolier français qui ne l'ai eu entre les mains, et qu'enfin ce chef-d'œuvre est, depuis hier, de nouveau et plus que jamais à la mode, grâce à l'ingéniosité d'un érudit qui a voulu enfin lui restituer sa vraie figure, et refaire de cette amulette d'enfants ce qu'elle fut en réalité pendant sept cents ans : un régal unique pour grandes personnes...

Il s'agit tout simplement des contes des *Mille et une Nuits*, ou — plus littéralement — du *Livre des Mille Nuits et une Nuits*.

C'est, en effet, une traduction littérale et complète du chef-d'œuvre qui, pour la première fois en Europe, nous est offerte. Et cela, dans le monde des lettres, est une espèce d'événement.

On n'a jamais été très fixé sur l'histoire de ce livre extraordinaire. Il en existe sept éditions en langue arabe, dont la meilleure est, dit-on, l'édition égyptienne de Boulak, et plusieurs manuscrits qui diffèrent entre eux par maints détails : on cite tel conte dont la forme, l'étendue, l'affabulation même, d'un manuscrit à l'autre, varient.

On sait seulement que la composition de ce chef-d'œuvre anonyme et collectif s'étend sur un intervalle de six cents années ; que sur ce « métier » l'imagination des conteurs arabes broda, de génération en génération, des fantaisies nouvelles, jusqu'au dix-huitième siècle, où l'œuvre se fixa.

Deux Anglais, John Payne et Frédéric Burton, avaient, l'un après l'autre, entrepris la traduction complète des *Mille et une Nuits* : laborieux amusement de lettrés dont le grand public ne profita point. Payne et Burton avaient fait tirer pour leurs amis ces traductions à deux ou trois cents exemplaires seulement, qui sont devenus introuvables.

D'édition française, nous ne possédons depuis deux siècles que celle de Galland, qui est classique.

Mais le chaste Galland n'entendait point scandaliser ses contemporains, et de ces *Mille Nuits* et une Nuits, livre débordant de sensualité ingénue et joyeuse, il fit, à force d'atténuations, d'expurgations, de mutilations, une œuvre quasi enfantine, et de la plus rassurante fantaisie : un délassement pour pensionnats.

Il ne restait plus, après avoir tant diverti les fils, qu'à renseigner les pères. Leurs curiosités réclamaient depuis longtemps une version complète du mystérieux chef-d'œuvre. En seize in-octavo, dont le premier est en librairie depuis hier, le docteur J. C. Mardrus la leur donnera.

Le docteur Mardrus est un jeune homme aimable, très intelligent, très lettré, qui exerce à Marseille les fonctions de médecin sanitaire.

J'avais commis naguère, en annonçant la préparation de l'ouvrage qui publie aujourd'hui, l'erreur de croire qu'il était Syrien d'origine. On me l'avait dit. Il rectifia l'indication.

« ... Je ne suis point Syrien, m'écrivit le docteur Mardrus. Je suis un vrai fils de la cité du Caire, où mon père et mon grand-père sont nés. »

Et j'eus même comme nourrice (commencement des *Mille et une Nuits* en mon ciel d'enfant) une Égyptienne de pure race, à la chair d'ambre, aux doigts pourpres de henné, qui portait au cou un collier de turquoises pour conjurer le mauvais œil, et aux chevilles des bracelets d'argent pour éloigner les maléfices du terrible *Zâr*...

Ajoutez à cela une éducation et une culture très françaises, de longs séjours dans nos universités, des voyages également attentifs à travers l'Islam et le quartier Latin ; au contact de ces influences mêlées, le docteur Mardrus ne pouvait pas ne pas devenir ce qu'il est en effet devenu : un musulman très parisien, capable de connaître à la fois deux nostalgies, et de s'en souvenir l'un de La Mecque, après avoir pleuré le Boulevard.

Rare état d'âme, et qu'on ne s'étonne pas d'avoir vu aboutir à l'entreprise d'aujourd'hui. Moins musulman, le docteur Mardrus eût reculé de peur devant la tâche énorme qui s'offrait à lui, et qu'une connaissance approfondie et l'amour inné de la langue et de la littérature arabes rendaient seuls possible ; — moins Parisien, il n'eût pas senti le côté très amusant de l'œuvre à accomplir, et cela aussi eût pu suffire à l'en détourner.

Les éditeurs de la *Revue blanche*, qui ont vaillamment assumé la tâche de cette publication, y consacreront cinq années. Trois volumes par an paraîtront.

Chacun d'eux est formé de plusieurs contes complets. Le premier volume nous raconte les histoires du roi Shahriar et du roi Shahzaman, — du *Marchand avec l'épave*, du *Pêcheur avec l'épave*, du *Portefeuille avec les jeunes filles*, de la *Femme coupée*, des *Trois hommes et du nègre Rihan*, du *virgin Nourouddine*, de son frère le *virgin Chamseddine* et de Hassan Badreddine...

Il embrasse les récits des vingt-quatre premières nuits. Les volumes suivants en contiennent un nombre beaucoup plus considérable, et qui s'accroît à mesure que l'œuvre tire à sa fin. Cette division est d'ailleurs celle du texte arabe original, que le docteur Mardrus a strictement suivi sur l'édition égyptienne de Boulak (la meilleure, dit-on), et vérifié et complété aux sources mêmes, c'est-à-dire sur les manuscrits.

Nous voilà loin du bon Galland, et de ses chastes histoires ! Il est vrai que, depuis 1717, nous avons assez vieilli pour avoir le droit de tout lire.

Emile Bern.

Échos

La Température

La hausse du baromètre est générale en Europe ; sur nos côtes de l'Ouest la mer est très belle, et les pluies ont cessé de tomber en France. La température est également en hausse ; hier, le thermomètre indiquait 15° au-dessus à huit heures du matin et 27° dans l'après-midi ; on notait 22° à Alger et 24° à Constantinople, dans la matinée. En France, continuation du régime d'été Nord et Est. La température va se relever avec beau temps. Dans la soirée, le baromètre, après avoir marqué 763 mm dans la matinée, restait à 767 mm.

Dieppe. — Thermomètre : 19° ; temps superbe, mer calme.

Les Courses

A deux heures, Courses à Auteuil. Gagnants de Robert Milton :

Prix Jason : Castelvielth.
 Prix de la Gibaudière : Mathias.
 Prix Wild-Monarch : Mulled Ale.
 Prix d'Argues : Irisée.
 Prix de Langé : Pilule.
 Prix La Veine : Amourette II.

LES BONS NÈGRES

Dès que l'arrêt de révision eut désigné le Conseil de guerre de Rennes, le reporter ingénieux s'abattit sur cette localité, et nous apprimes que là sévissait un terrible commandant de gendarmerie, nommé Carrière, commissaire du gouvernement et suprême espoir des gens qui ne veulent pas que Dreyfus soit innocent.

On nous représenta ce commandant comme tout à fait capable de mettre la Cour de cassation dans sa poche, puis qu'il était étudiant en droit de seconde année, et comme tout disposé à s'asseoir sur ladite Cour. On lui prêta un discours des plus étonnants. On le fit déraisonner comme un ancien magistrat des *Plaideurs*. Enfin, on lui fit tenir des propos qui, s'ils avaient été vrais ou seulement vraisemblables, eussent entraîné sa révocation immédiate.

L'arme qu'affectionnent certains défenseurs de l'armée, c'est le pavé.

Chacun d'eux ayant voulu apporter sa contribution, la légende a été lancée hier

d'une comparaison de M. Casimir-Perier devant le Conseil de guerre et d'une visite rendue à M. Krantz par l'ancien président de la République, qui serait venu lui dire qu'il croyait à la culpabilité de Dreyfus. M. Krantz, de son côté, aurait dit à un autre homme politique que lui aussi croyait à la culpabilité de Dreyfus. Il a fallu démentir toutes ces fables.

Une chose est frappante au milieu de ce déluge d'inventions et de mensonges : c'est que toujours les inventeurs et les menteurs racontent qu'un tel a dit à un tel qu'un tel croyait ou ne croyait pas. Jamais on n'apporte une preuve. Toujours on s'appuie sur un témoignage, qui lui-même ne repose sur rien. C'est cela qui ouvre un jour inquiétant sur la mentalité des lecteurs auxquels cette bouillie est destinée. Car, lorsqu'on analyse, on s'aperçoit avec stupeur que les cerveaux de cette clientèle n'acceptent et ne peuvent digérer que des arguments réservés aux enfants et même aux nègres.

Vous avez tous lu quelques-uns des innombrables romans dont la *Casse de l'Oncle Tom* a été le modèle. Vous savez, par conséquent, comment raisonnent les nègres : exactement comme ceux qui, en ce moment encore, se retranchent derrière les cinq ministres de la guerre et exhortent le « savant M. Bertillon ».

— Li blanc la dit. Li bon maître. Li pas menti.

Avec ça, vous pouvez pourfendre tous les Ballot-Beaupré du monde, toutes les Cours de cassation, tous les témoignages, toute la boutique.

— Li pas bon blanc. Li menti.

Qu'est-ce que vous voulez répondre ? Rien. Qu'on leur donne des morceaux de canne à sucrer et qu'on les laisse danser la bamboula. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Le Président de la République donnera ce matin un déjeuner de cent couverts aux présidents des grandes Commissions et aux membres du Parlement.

Un fumiste, qui est peut-être l'un des mystificateurs dont se plaint M. Quénay de Beaupaire, nous adresse une lettre qu'il signe : général Poilloué de Saint-Mars, tout simplement !

Le général Poilloué de Saint-Mars est mort l'an dernier. Mais nous ne voulons pas qu'on ait évoqué en vain, même avec l'intention de nous tromper, le nom de ce vaillant soldat. Nous nous rappelons qu'un Comité s'est formé à Valenciennes pour élever à ce brave une statue, et le *Figaro* s'empresse d'envoyer cent francs, comme souscription personnelle, pour le monument du général Poilloué.

Nous remercions donc notre correspondant anonyme : il a contribué à une bonne action, sans le vouloir.

Le colonel F. Robert, l'auteur du bel article que nous avons publié sur la nécessité de la révision pour l'armée elle-même, nous adresse la lettre suivante que nous nous empressons d'insérer, et qui complète et confirme la note que nous avons insérée hier matin :

Toulouse, le 15 juin 1899.

Monsieur le Rédacteur en chef,
 Je vous remercie d'avoir publié mon article, tout d'apaisement, dans votre numéro du 14 courant. Les quelques lignes de présentation de l'auteur sont inexactes. — Le brillant officier d'état-major auquel vous faites allusion était un de mes anciens dans la carrière militaire et dans le corps d'état-major, où il me précédait d'une dizaine d'années ; il est mort l'année dernière. J'ai été moi-même à l'état-major du général Félix Douai, en 1870 ; chef d'état-major du général Japy, en Tunisie, à Lille et à Paris ; professeur de tactique à l'Ecole de guerre ; puis, comme colonel, commandant le 85^e et chef d'état-major du 17^e corps. J'ai pris ma retraite en 1891.

Veillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Colonel F. ROBERT.

INSTANTANÉ

COIN DE PARIS

Rue des Mathurins, numéro 32, presque au coin de la rue Tronchet, une rangée de fiacres est alignée devant la porte ; des groupes stationnent sur le trottoir. De temps en temps, une voiture arrive ; des gens en descendant et, rapidement, avant qu'on ait eu le temps de les interroger, s'enfoncent sous la voûte du 32. D'autres sortent de la maison, qui remontent en fiacre et s'éloignent tout aussi rapidement.

Que se passe-t-il donc, dans cette grande et silencieuse maison, haute bâtie, très simple, à l'aspect sévère ? Les passants, voyant l'engorgement des voitures, s'arrêtent ; ils s'interrogent les uns les autres, regardent curieusement tous ces gens qui entrent et qui sortent :

— Que se passe-t-il donc ?

— Quelque malade, peut-être...

— Oui, c'est cela : ce doit être une consultation...

Et, le nez en l'air, on cherche à quel étage, on inspecte les fenêtres. Mais la foule grossit encore ; les nouveaux arrivants croient à un feu de cheminée, lèvent les yeux vers le toit. D'autres parlent d'un accident, une femme évanouie qu'on vient d'emporter à la pharmacie. Et les légendes vont leur train, le va-et-vient s'accroît, l'engorgement augmente de plus belle, et des gens, encore mal fixés sur la nature de l'accident, s'en vont en se disant :

— Je verrai bien demain, dans mon journal, ce qu'il y a eu...

Et ils le verront, en effet. Et sans doute ils seront rassurés, car l'accident n'était pas bien grave. Ce n'était qu'une combinaison ministérielle qui s'en allait à l'eau. Ces choses-là se voient tous les jours. Si vous voulez seulement vous expliquer l'embarras des voitures, et les allées et venues, et les entrées et sorties, et la circulation de ce coin de Paris, il faut vous dire que c'est à ce numéro 32 de cette rue des Mathurins qu'habite M. Raymond Poincaré, hier encore chargé de former un ministère...

Cinquante tonnes, tel est le poids formidable de la première couche de peinture dont soixante ouvriers après deux mois de travail ont fini hier d'habiller la tour Eiffel, toute jaune désormais de la base au faîte.

Cette toilette n'est d'ailleurs pas définitive et une seconde couche sera passée vers le milieu de septembre, qui éclaircirait encore la robe de la tour de façon à lui donner au soleil des tons dorés.

Sur la palissade d'un chantier, une petite affiche entre mille annonce la « vente aux enchères, au plus offrant et dernier enchérisseur » des œuvres musicales, littéraires et droits d'auteur de M. Rouger, « comprenant les manuscrits terminés et non terminés, les partitions et livrets, les notes, correspondances, pièces et documents s'y rattachant... »

Rouger ? Quel Rouger ? Florimond Rouger dit Hervé, tout simplement l'auteur de *la Femme à papa*, de *Nitouche*, de *Lili*, du *Petit Faust*, de *l'Œil crevé*.

Tous ces titres sonnant en éclats de rire resserrent aujourd'hui sur une petite affiche d'avoué, toutes ces folies, toute cette joie d'autant à l'encre pour quelques billets de mille ! C'est lundi qu'aux chandeliers encore un notaire dira le mot de la fin.

Le roman du jour : *Notre Masque*, par Michel Corday.

C'est mieux qu'une « histoire », c'est le tableau très vivant et douloureusement précis d'un état de société, où plus d'un reconnaîtra son image.

Le *Figaro* insérera naguère, en feuilletons, ce curieux ouvrage ; mais d'autres préoccupations absorbaient alors les esprits : rien n'existait guère aux yeux du lecteur de ce qui n'était pas l'Enquête...

M. Michel Corday publie aujourd'hui en volume cette œuvre, très forte, d'observation et de passion. Nos lectrices vont donc pouvoir lire enfin un livre que, pendant un mois, elles ont distraitement vu passer feuille à feuille, sous leurs yeux, et qui mérite d'être goûté autrement.

On prétend qu'au lendemain du Grand Prix Paris se vide. Quelle erreur on commet en affirmant cela ! Il suffit, pour le reconnaître, d'aller faire un tour aux Folies-Marigny : toutes les loges, tous les fauteuils y sont occupés, et c'est bien la meilleure société parisienne qui applaudit un programme composé de numéros inédits et amusants.

La Société antiesclavagiste de France, que préside S. Em. le cardinal Perraud, tiendra son assemblée générale annuelle aujourd'hui, boulevard Saint-Germain, 184. M. Le Roy, évêque d'Alinda, y parlera des *Villages de Liberté* du Soudan et M. le capitaine Gouraud de la prise de Samory. Toutes les personnes qui se présenteront seront admises à cette réunion.

Ce soir au Jardin de Paris, tableaux vivants par la Belle Fatma et Grande Fête de nuit.

Le « parler français », comme tous les autres sans doute, a des trouvailles dans les bouches étrangères.

L'autre jour, un jeune attaché d'ambassade — disons scandinave — fait visite à Mme de R..., qui le comble de félicitations et de louanges.

— Ah ! madame, proteste le visiteur enchanté, vous me voyez avec les yeux de votre aveuglement !

Qui fut l'auteur, quel a été le modèle de ce portrait de femme ?

On ne lui résistait pas plus
 Quand elle voulait plaire, qu'elle
 Ne résistait quand elle avait plu.

Hors Paris

De Saint-Petersbourg :

« La duchesse de Leuchtenberg, née Skobeleff, que les Parisiens voient chaque hiver parmi eux, est dans un état désespéré. »

La reine régente d'Espagne vient de conférer la grand-croix d'Isabelle-la-Catholique à MM. Jean-Paul Laurens et Carolus-Duran, à l'occasion de leur mission à Madrid pour le centenaire de Velazquez.

On nous écrit de Lisbonne :
 « Hier, l'Avenida-Palace était en fête. Toute l'élite de la colonie française s'était donné rendez-vous dans les merveilleux salons de cet hôtel pour fêter l'amiral Sallandrouze de Lamoignon et les officiers de la flotte du Nord. »

La saison s'annonce radieuse à Luchon et la devise de la Compagnie fermière : « Plaisir et Santé », ne sera pas ternie cette année. De nouvelles améliorations ont été réalisées qui séduiront infiniment les baigneurs. Enfin, le Luchon-Express, créé l'an dernier par la Compagnie des Wagons-Lits pour la plus grande commodité du voyage, reprend son service avec d'heureuses modifications.

Nouvelles à la Main

Sur le boulevard, entre bohèmes :
 — Je voudrais bien être à la place de M. Krantz, dit l'un.

— Pourquoi ça ? répond l'autre.

— Dame, ça m'irait assez d'être l'homme des Rothschild !

Un brave garde municipal qui a foncé sur les manifestants dépose au Tribunal correctionnel.

— C'est vraiment ce qu'on peut appeler un témoin à... charge ! fait observer un spectateur.

Le Masque de Fer.

REFUS D'AFFICHER

CHEZ M. LE MAIRE

L'AVOÜÉ, calmant M. le maire qui paraît fort excité. — Voyons, que diable ! il faut vous faire une raison.

M. LE MAIRE. — Jamais je ne laisserai afficher de pareilles insanités sur les murs de ma commune !...

L'AVOÜÉ. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

M. LE MAIRE. — Mais vous ne savez donc pas que cet arrêt de la Cour de cassation est une insulte personnelle pour moi ?

L'AVOÜÉ. — Eten quoi, s'il vous plaît ?

M. LE MAIRE. — Depuis deux ans j'ai donné ma parole d'honneur, vous entendez, ma parole d'honneur à tous mes administrés que Dreyfus était cent mille fois coupable...

L'AVOÜÉ. — Vous avez dit « cent mille » ?

M. LE MAIRE. — Au moins. J'ai juré que j'avais vu, de mes yeux vu, des lettres où il reconnaissait avoir trahi la France !...

L'AVOÜÉ. — Hum !

M. LE MAIRE. — J'ai dit à tous les paysans des environs : « La revision, c'est la guerre ! » Si j'affiche, ils croiront que la guerre sera déclarée demain.

L'AVOÜÉ. — Ils finiront bien par s'apercevoir, à la longue...

M. LE MAIRE. — Et les aveux ! Combien de fois l'ai-je raconté, la scène des aveux ! Dreyfus se frappant la poitrine et déclarant qu'il avait livré des centaines de documents à toutes les puissances de l'Europe !... Puis, Dreyfus se jetant aux pieds de Lebrun-Renaud pour le supplier d'aller dire à tout le monde qu'il avait fait des aveux !... J'étais sincère, mon ami, je le tenais de gens qui en étaient sûrs... Que penseraient aujourd'hui nos administrés s'ils lisaient l'arrêt de la Cour sur les propres murs de la mairie ? Ils me prendraient pour un fumeux !... Non, mon ami, j'aime mieux être révo

dinier qui sommeille; je vous trouve bien imprudent de le réveiller.

Ils en tombèrent d'accord; mais, redoutant l'excommunication radicale, ils prirent, tout pensifs, le chemin du Palais-Bourbon, et les autres sortirent à leur suite.

Excent onnes, et c'est le premier acte.

Pendant l'entr'acte, nous sommes dans les couloirs de la Chambre où M. Siegfried est venu de sa personne affirmer que M. Krantz a bien réellement tenu les propos dont il s'efforce en vain de contester l'exactitude, et pour dire que les sénateurs ne tolérèrent pas une seule minute sa présence dans le futur ministère.

M. Siegfried est fort entouré. D'autres ne le sont pas moins qui colportent, avec des airs mystérieux, cette surprenante nouvelle : la veille, M. Poincaré aurait offert à M. Casimir-Perier le portefeuille de la guerre. On se regarde, on peu surpris, et, presque parlant, on approuve. Mais, enquête faite, il n'y a de réel que la visite de M. Poincaré à l'ancien Président de la République.

Bientôt, une liste circule : M. Poincaré prend la justice avec la présidence du Conseil et distribue à MM. Krantz, de la Porte, Delcassé, Ribot, Monis, Vallé, Guillaumin, Sarrien, Barthou, les portefeuilles de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, de l'instruction publique, du commerce, de l'agriculture, des colonies, de l'intérieur et des travaux publics. Les postes et télégraphes conservent M. Mongeot, promu sous-secrétaire d'Etat inamovible.

Il serait excessif de prétendre que cette combinaison déchaîne l'enthousiasme.

Evidemment, les progressistes s'attendaient à mieux, ou du moins espéraient autre chose. Quant aux radicaux, leur colère épouvantait les huissiers de la Chambre : « Nous n'avons pas assez de portefeuilles ! On n'utilise que les non-valeurs de notre parti ! » Récrimination également flatteuse pour MM. Sarrien, Vallé, de la Porte et Mongeot. Les socialistes, plus calmes, expriment, en une phrase brève, cette opinion simple : « Krantz, Ribot, Sarrien ? Jamais de la vie ! »

Là-dessus, M. Sarrien arrive, traverse d'un pas rapide la salle des Pas-Perdus et offre, aux regards des curieux, l'aspect attristant d'un vieux parapluie qui vient de recevoir vingt averse. Les reporters se précipitent, l'entourent; il les écarte du geste et se sauve, en leur jetant au passage : « Rien n'est fait; rien n'est définitif. » Et il disparaît dans l'antre où le Conseil des Dix de la gauche démocratique est assemblée.

Il comparait devant ces hommes injustes, mais sévères, et s'entend apostropher par un Mirabeau en veston dont la voix menaçante le glace de terreur : « Allez dire, monsieur Sarrien, à ceux qui vous envoient, que les radicaux ne sont pas à vendre pour des portefeuilles ! »

Le malheureux plie sous le coup, se retire en balbutiant d'incohérentes excuses, refait plus tristement encore le chemin si mélancoliquement parcouru, arrive chez M. Poincaré, y trouve MM. Krantz, Ribot, Delcassé, Barthou, Monis, Delombre, Guillaumin, Mongeot qui lui lancent un regard interrogateur, auquel il répond en baissant la tête :

— Ils refusent !
— Parbleu ! répartit M. Guillaumin, je vous l'avais bien dit ! Lorsqu'on veut devenir ministre, on ne consulte jamais ses amis.

— Puisqu'il en est ainsi, conclut M. Poincaré, nous n'avons plus rien à nous dire et je me rends à l'Elysée pour rendre au Président de la République les pouvoirs qu'il avait bien voulu me confier.

Regu par M. Loubet, vers sept heures, il lui expose les exigences des radicaux, en ajoutant qu'elles l'obligent à ne pas pousser plus loin ses démarches. Le Président de la République s'en montra peu attristé que surpris.

Après quoi, on rédigea, pour la communication aux journaux, la petite note que voici :

M. Poincaré est venu rendre compte de ses démarches au Président de la République et il lui a déclaré qu'en présence des difficultés qu'il rencontrait, il renonçait à la mission de constituer un cabinet.

M. Loubet s'entretint de ce matin avec MM. Fallières, Deschanel, Méline, Ribot et Brisson. Il fera appeler ensuite l'homme politique auquel il confiera la mission de constituer le nouveau ministère; on croit généralement qu'il s'adressera à M. Waldeck-Rousseau.

Nous sommes de ceux qui regretteront très sincèrement l'échec involontaire de M. Poincaré. Une seule chose nous réconforte et nous console : on a scrupuleusement suivi jusqu'au bout les prescriptions du protocole. Si tout chancelait et tombe, du moins restait-il debout, semblable, au milieu de ces ruines, à l'homme juste dont parle le poète.

Il prescrivait, dans son article sixième, que le premier maréchal, vieux ou jeune, ne devra jamais atteindre le but; qu'il verra, de loin seulement, la Terre Promise où entrera un de ceux qui le suivront, et ce sera sans doute M. Waldeck-Rousseau.

Ce qui s'est passé hier facilité, au surplus, sa tâche, en déblayant le terrain des chinoiseries de la concentration.

Cette concentration, nul ne la souhaite sérieusement et l'ordre du jour voté par la Chambre ne l'impose à personne. Ce qu'indiquait, ce qu'ordonne cet ordre du jour est tout à la fois beaucoup plus efficace et plus simple : il s'agit de défense républicaine, de respect des arrêts de justice, du devoir scrupuleusement observé par tous.

C'est une entreprise qui exige de la fermeté et du courage; M. Waldeck-Rousseau, ses adversaires eux-mêmes en conviennent, a de l'énergie et du caractère. Lorsqu'il aura exécuté jusqu'au bout ce programme, la politique pourra reprendre ses droits.

Un ministère Waldeck-Rousseau serait favorablement accueilli à la Chambre et plus favorablement encore au Luxembourg. Ceux qui s'apprennent à le soutenir et à le défendre voudraient que, grâce à lui, ce qui n'était hier qu'un espoir devint une réalité; qu'il offrit à M. Casimir-Perier et lui fit accepter le portefeuille de la guerre.

Ce serait, de la part de cet ancien Président de la République, un acte dont nous n'avons pas besoin de souligner la grandeur et la noblesse.

Paul Borsq.

L'AFFAIRE DREYFUS

Une dépêche annonce que le *Sfax*, qui, on le sait, a quitté Cayenne dans la matinée de vendredi 9 juin, avec le capitaine Dreyfus à son bord, s'arrêtera pour faire du charbon aux îles Açores, où il est attendu entre le 20 et le 22.

Le commandant de Coffiniers de Nordeck y recevra probablement des instructions nouvelles du gouvernement, quant aux détails du débarquement en France.

De M. Le Hérisse, dans le *Petit Renais* :

A moins qu'il n'y ait des officiers arrivés au terme de leurs fonctions, comme juges, auxquels ils devraient être remplacés en suite toujours l'ordre du tableau, le Conseil de guerre de Rennes chargé de juger Dreyfus sera composé de : le colonel du génie Jouaust, président; le lieutenant-colonel d'artillerie Lucas, du 10^e régiment; le chef d'escadron d'artillerie Profflet, du 7^e régiment; le chef d'escadron d'artillerie de Brion, du 40^e régiment; le chef de bataillon d'infanterie Ducasse, du 4^e régiment; le capitaine d'infanterie Buisson, du 4^e régiment; le capitaine d'infanterie Beauvais, du 4^e régiment.

Le chef d'escadron en retraite Carrière remplira les fonctions de commissaire du gouvernement.

L'officier d'administration Papillon remplira les fonctions de greffier.

La *Liberté* reçoit de Rennes la dépêche suivante, relative au jugement de Dreyfus :

Il est, dès à présent, certain que Dreyfus ne sera pas jugé dans la salle du Conseil de guerre de Rennes.

En effet, des modifications avaient été apportées, il y a deux jours, à l'aménagement de cette salle. Notamment, on avait déplacé des balustrades pour agrandir l'espace réservé aux témoins et rétrécir celui réservé au public.

Mais, hier, à la suite du voyage de M. Vigilié, tout a été replacé dans l'ordre primitif.

On avait parlé, pour juger Dreyfus, d'aménager spécialement la salle des fêtes du lycée. Le lycée est, en effet, situé à proximité de la prison militaire; mais, après réflexion, et dans la crainte de nuire à cet établissement, on a abandonné ce projet.

Il est plus probable que les débats auront lieu dans une des salles de la manutention militaire. Cet immeuble est adossé à la prison et communique avec elle. Le prisonnier sera donc amené et retenu sans que la foule puisse prendre contact avec lui.

Rennes est absolument tranquille. La proclamation de M. Lajot, maire, invitant la population au calme, a produit le meilleur effet.

A la prison militaire, on met en état toutes les cellules du pavillon des officiers. M. Petitjean, adjudant d'administration, n'aura pas seulement en effet la garde de Dreyfus, mais encore celle de du Paty de Clam qui sera, selon toute vraisemblance, appelé en témoignage.

Ces cellules sont meublées comme les chambres des adjudants dans les corps de troupe. Le lit seul est un peu plus confortable.

Une démarche de M. Casimir-Perier auprès du ministre de la guerre

Nous avons reproduit avant-hier les déclarations que le commandant Carrière, qui doit remplir les fonctions de commissaire du gouvernement devant le Conseil de guerre de Rennes, a faites à un collaborateur du *Gaulois*. D'après celui-ci, le commandant Carrière se rendra à Rennes, le 17 juin, pour assister à la séance de la cour martiale, le général Mercier et tous les ministres de la guerre.

Ne faudra-t-il pas, aurait dit le rapporteur du Conseil de guerre de Rennes, qu'il vienne dire au Conseil pourquoi ils ont tous affirmé que Dreyfus était coupable ?

D'autre part, la *Libre Parole* annonçait hier que M. Casimir-Perier aurait fait une démarche auprès de M. Krantz, « pour le prévenir qu'il faisait fausse route et que, notamment, les poursuites réelles contre le général Mercier et celles engagées contre du Paty de Clam constituaient des infamies ».

A ces diverses allégations, une note que nous communiquons à l'Agence Havas répond en ces termes :

Plusieurs journaux de ce matin relatent une conversation qui aurait été tenue au ministère de la guerre entre M. Casimir-Perier et M. Krantz. Ils affirment que M. Casimir-Perier aurait entrepris le ministre de la guerre de l'affaire Dreyfus, et lui aurait dit qu'il trouve la révision regrettable. Il n'y a rien d'exact dans cette allégation.

M. Casimir-Perier ne s'est rendu au ministère de la guerre que pour se plaindre d'avoir été mis en cause par le commandant Carrière, commissaire du gouvernement auprès du Conseil de guerre de Rennes, dans une interview rapportée par certains journaux.

Le commandant Carrière, auquel M. Krantz a téléphoné, a répondu en déclarant qu'il n'avait, devant aucun journaliste, prononcé le nom de M. Casimir-Perier.

LA JOURNÉE

Samedi 17 juin

Sports : Courses à Auteuil (2 h.). — Record Paris-Brest en motocycle, tenu par Ch. Terront (2 h. du matin, Porte-Maillet). — Prix de Consolation du « Fusil de classe » (le Séguin).

Le *Gymkhana du Polo-Club* : Bendin Race, la Salle et la Cigale, Polo Ball-Race, la Pomme, la Poste aux lettres, le Traversissement, le Neud de cravate, l'Homme contre le Cheval (2 h., Bagatelle).

A l'Elysée : Déjeuner parlementaire de cent convits.

Les Fêtes de Paris : Cortège historique des Corporations de métiers au moyen âge (départ à midi des Tuileries).

A l'Institut : Discussion, à l'Académie des sciences morales et politiques, sur l'extension coloniale de la France.

Conférences : M. René Dornic, sous la présidence de MM. Coppée et Lemaître : « Où sont les intellectuels ? » (8 h. 1/2 du soir, rue de Grenelle, 84). — Docteur Papis, conférence publique et gratuite sur « l'Organisation sociale » (8 h. du soir, 17, rue Paul-Bert).

A l'Assemblée générale de la Société antisclavagiste de France, sous la présidence de Mgr Perraud, Mgr Le Roy parlera de « l'Etat de l'esclavage au Soudan » et M. le capitaine Gouraud, les « Evénements qui ont motivé la chute de Samory » (4 h. 1/2, boulevard Saint-Germain, 184, entrée libre).

Congrès des Architectes français : Départ de Paris pour Tours des congressistes (gare d'Orléans, 8 h. 55 du soir).

Excursion scientifique : Visite aux antiquités du musée de Saint-Germain, sous la conduite du docteur Capitain, professeur d'anthropologie préhistorique (2 h.).

Réunions : Banquet, suivi de concert, de la Presse étrangère (Elysée Palace Hôtel). — Banquet offert à M. A. Thuillier par le quartier de la Porte-Saint-Martin, sous la présidence de M. H. Brisson (8, boulevard de Strasbourg).

Dans les églises : Obsèques du comte de

Cossé-Brissac (midi, Saint-Pierre du Gros-Cailhou). — Grand pèlerinage de Paris à Douvres (départ, gare de l'Est, 9 h. 30 du soir).

Exposition de fleurs : Aujourd'hui, à Asnières, ouverture d'une exposition florale; grande exposition de roses à Troyes, à Valognes et à Tours, où s'ouvre en même temps le troisième congrès de la Société française des roséristes, dont le siège est à Lyon.

Le Monde et la Ville

SALONS

Dîner diplomatique, suivi de réception, avant-hier, chez Mme Harris Phelps, dans son hôtel de la rue Vanau. Les convives étaient :

Les ambassadeurs de Russie, d'Autriche-Hongrie, d'Italie, de Turquie; les ministres de Danemark, de Belgique, de Portugal, du Japon, comtesse Tornelli; Mmes de Hegermann-Lindenberg, Delyanov, Kurino; marquise de Talleyrand-Perigord, comtesse d'Azincourt, baronne du Quesnoy, Mmes G. Carlier et Bishop.

Pendant le dîner on a entendu l'orchestre de M. Ardaillon. La soirée a été des plus brillantes. Des comédies ont été jouées à merveille, par Mlle G. Clerc et MM. Gabagni et Buisson. Leur succès a été partagé par Mlle Thévenot, qui a chanté des compositions de M. Leoncavallo. Puis on a dansé un cotillon plein de charmantes surprises et conduit brillamment par M. André de Fouquières et Mlle Hélène de Lesseps. Les salons enguirlandés de roses servaient de très beau cadre aux délicieuses toilettes. La maîtresse de maison portait une robe de satin blanc brodée avec volant en point d'Angleterre. Parmi les invités :

Princesse Jeanne Bonaparte et marquis de Villeneuve, princesse Galitzine, princesse et Mlle Mole-Baresse, duchesse de Bellune, marquises Paulucci, d'Arsonnet; comtesses de Gasquet, de Fréland, Martinet, de Vaux de Vaux, de Miramon, de Sémasson, de Murat, de Nioce; vicomtesse de Virel, de Courcy, de Reisel; baronnes de Vandell, de Poultinger, de Veaucourt, de Lagrange, d'Avril; Mmes J. Magnin, Adam, Desjardins, des Courtes, de Fernandez d'Aréaga, de Gournay, de Lima; Mlles de Kertang, de la Boulière, de Blanchecoudre, de Monchy, de La Ruelle, de Richemont, de Cranz, de Roquefeuil, de Sercey, de Kerming, d'Harcourt, Goutenou de Toury; MM. Feridonbey, de Montigny; prince Sciarra, prince della Rocca, prince F. Colonna, duc de Pomar, marquis de Pimodan duc de Rarocourt, baron H. de Roder, etc.

La soirée a pris fin sur un souper servi par petites tables.

Hier à six heures, chez Ledoyen, le dîner annuel des architectes de l'Exposition de 1900, sous la présidence de M. Bouvard. Au nombre des convives :

MM. Thomas, Daglans, Louvet, Hénard, Paulin, Hérment, Blavette, Soria, Varcollier, Esquié, Tondreau, Larche, Nachon, Cousin, Tronchet, Gaudier, Rey, Menis, Umbdenstock, Dapertuis, Binet, Bonnier et Roy.

Au champagne, après un souhait de bienvenue du doyen M. Thomas, M. Bouvard a levé son verre à la réussite de la grande œuvre dans laquelle les architectes ont une si large part de responsabilité.

La baronne d'Avernas-Salvador a donné un joli feu d'artifice. Parmi les invités :

Comtesses et Mlle de Choiseul-Gouffier, comtesses de Lamoignon, de Montchou, de Soltyk, baronne de L'Esperance, comte et comtesse Gailly, Mme de Potemkine, baron et baronne de Kenneritz, Mme Antolski, comte et comtesse d'Haudicourt, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

Monsieur le duc d'Orléans et Madame la duchesse d'Orléans sont arrivés avant-hier soir à Londres.

Limperatrice Eugénie, accompagnée de Mme Lebraton, sa dame d'honneur, et de M. Franceschini Pietri, son secrétaire, quitte Paris ce matin, par le train de dix heures trente minutes, gare du Nord, pour retourner à Farnborough.

M. Hans de Miquel, second fils du ministre des finances de Prusse, vient de débiter dans la carrière diplomatique comme attaché à l'ambassade d'Allemagne en France. Il a depuis plusieurs jours la possession de son poste à l'hôtel de la rue de Lille.

Arrivés à Paris et descendus à l'hôtel Continental :

Marquis d'Andin, fils de l'ancien premier ministre d'Italie, comte de Montgolfi, le baron Lumbroso, le comte et la comtesse Benoit d'Azy, etc.

Descendus à l'Elysée-Palace-Hôtel :

Marquis et marquise de San Carlos, marquis de Grammont, M. Albert Thys, M. Fred. J. Benson, Mme M. Gossin, M. Th. A. Phelan, M. H. B. Montgomery, M. A. Butler, M. et Mme E. Montbryon, M. et Mme R. Johnston, etc.

Dès lundi prochain, le mail-coach « l'Express », qui relie la place de l'Opéra au Pavillon de Bellevue, partira chaque soir, à six heures un quart, de l'agence des Wagons-Lits, avec arrêt, à six heures et demie, à l'Elysée Palace Hotel. Le retour aura lieu vers onze heures.

MARIAGES

M. André de Noiron, fils de M. et de Mme de Noiron ne Lhomme de Mercey, est fiancé à Mlle Elisabeth de Moutier de Canchy, fille de M. et de Mme de Moutier de Canchy.

A Saint-Augustin a été célébré, avant-hier, le mariage de Mlle Marie de Noiron, avec Mlle Anne Delbos. Témoins du marié : le baron Léon de Champeville et M. de La Devansaye; de la mariée : MM. Amédée Dufray et Hugues Vignat.

A la Madeleine a été béni, le même jour, le mariage de M. Maurice Berthon, avocat à la Cour, avec Mlle Marie Garnot. Témoins du marié : MM. Millet, ancien président de la Chambre des avoués, et Lalle, avocat à la Cour; de la mariée : M. Forichon, premier président de la Cour de Paris, et M. Bertrand, procureur général près la Cour de Paris.

En l'église d'Arques a été béni, avant-hier, le mariage de Mlle Marthe de Tertre avec le baron Dijois de Mondot. Témoins de la mariée : le comte Edmond du Tertre, son frère, et M. Ferdinand de Raffin, son cousin; du marié : M. René de Mondot, son frère, et M. Charles Dijois, son cousin germain.

Mgr Jouin, prêtre de Saint-Sauveur, qui avait béni le mariage, a transmis aux jeunes époux la bénédiction apostolique que Léon XIII leur avait envoyée par un télégramme.

A Laval, en l'église cathédrale, a eu lieu, mardi dernier, le mariage de M. Emmanuel de La Baulnerie avec Mlle Le Lasseux, fille de l'ancien député de l'Assemblée nationale. Les témoins étaient pour le marié : M. Turpin de La Tréhardière et Camille Letourneux; pour la mariée : M. Morisset et le baron d'Hugues.

On célébrera, lundi prochain, à Liège, le mariage de Mlle Davray, artiste lyrique, avec M. Michel Simon-Vin, fils du maire de Montpeller, conseiller général et ancien député.

Mardi dernier a été célébré, en la nouvelle église de l'ambassade de Russie à Vienne, le mariage de la comtesse Steinhilber-Fermor, demoiselle d'honneur de LL. MM. les impératrices de Russie, fille du général comte Steinhilber-Fermor et de la comtesse née princesse Dolgorouky, avec le prince Paul Engelstreich, attaché militaire de Russie à Berlin.

On sait que la jeune mariée est la sœur de la comtesse Kapnist, femme de l'ambassadeur de Russie à Vienne. Reconnu dans la nombreuse et élégante assistance :

L'ambassadeur de Russie à Berlin et la comtesse de Oettingen, le général comte Ignatieff, ancien ministre, et son frère le comte Ignatieff, ancien gouverneur de Kiev; le maître de la cour Nitchaïeff-Maltzoff, le prince Engelstreich, le comte et la princesse de Saxe-Altenbourg, la princesse Dietrichstein, la comtesse Benckendorff, le comte

et la comtesse Thernitchoff-Krougloff, M. d'Albedinsky, etc.

CHATEAUX

La marquise d'Aligre a donné une garden party, au château des Vaux, à un certain nombre de ses amis, la plupart membres du Cyclamen, la Société cycliste mondiale. Un train spécial avait amené les invités parisiens. La fête champêtre a été précédée d'un déjeuner de trente-quatre convives, dont les convives étaient :

Marquis et marquise de Montferrier, baron et baronne de Raza, marquis et marquise de Presault, baron et baronne Le Veneur, M. de Largentaye, député; marquis de Chevalgny, comte Rochard, vicomte A. de Dampierre, comte d'Aimery, comte de Lespinaisse, comte Cianielli de Serans, vicomte de Folin, MM. M. Morgan R. Ansel, R. d'Osthouse, J. de Mathan, vicomte Montil de Rézé, de Pontalba, baronne du Quesnoy, comte J. de Bonvouloir, baron de Witte, MM. de La Roche, H. Tournour, etc.

La terre d'Aligre, de plus de dix mille hectares d'un seul tenant, est, comme on le sait, la plus importante de France. La marquise d'Aligre n'a pas cru, dans ces conditions, devoir faire faire à ses hôtes le tour traditionnel du propriétaire; mais ceux des invités qui ne connaissent pas encore le château l'ont parcouru dans tous les sens.

Par ses dimensions, c'est un véritable palais princier; il a plus d'un kilomètre de couloirs. Les écuries peuvent contenir soixante-cinq chevaux.

Dans l'après-midi, on a visité un autre château de la marquise d'Aligre « la Rivière », du plus pur style Louis XIII, qui ne se trouve éloigné des Vaux que de quelques kilomètres seulement.

On gardera toujours le souvenir de cette fête charmante et de la gracieuse hospitalité de cette aimable châtelaine.

DEUIL

M. Louis Tribert, sénateur inamovible, est mort avant-hier, dans sa propriété de Puyraveau, à l'âge de quatre-vingts ans. L'inhumation aura lieu, lundi prochain, au cimetière de Saint-Denis, près Champdeniers (Leux-Sèvres).

Petit-fils de Lecoq-Puyraveau, représentant des Deux-Sèvres à l'Assemblée législative, et fils de Pierre-Louis Tribert, député de Bressuire en 1829 et 1830, le défunt fit de nombreux voyages en Europe, en Egypte, en Asie-Mineure, au Canada et aux Etats-Unis. Dans la liste de ses voyages, il eut comme compagnon la comtesse d'Agout. Rentré en Poitou, il se lança dans la politique vers la fin de l'Empire.

En 1870, M. Tribert prit part à la guerre comme volontaire. Fait prisonnier à La Ville-Evrand, il fut envoyé en Silésie. C'est pendant sa captivité que les électeurs des Deux-Sèvres l'éurent député. Il fit toujours partie du centre gauche. En 1875, il fut élu sénateur inamovible.

Nous apprenons la mort : — Du comte Pierre des Montiers-Merminville, décédé à l'âge de 62 ans; — Du comte et de la comtesse d'Assailly, décédé à l'âge de 61 ans. Il était le père du vicomte d'Assailly et de la comtesse des Courts de Groye; — Du R. P. Roussel, Sulpicien, directeur des études théologiques au séminaire de Montréal (Canada), décédé à l'âge de 69 ans; — De Mme Woodford, femme de l'ancien ministre des Etats-Unis à Madrid, décédé à Brooklyn à l'âge de 61 ans; — De M. Desjournès-Mambour, maître de Foucarment, conseiller général de la Seine-Inférieure, décédé à Rouen; — De M. Otto de Kameke, peintre paysagiste, membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin, décédé dans cette ville à l'âge de 73 ans; — De M. Conrad Knoll, le sculpteur bavarois, décédé à Munich à l'âge de 70 ans; — De M. Just Sverdrup, ancien ministre norvégien et des défenseurs de la politique de gauche, décédé à l'âge de 54 ans à Bergen dont il était l'évêque depuis 1858 lorsque, au cabinet Hagerup, succéda le cabinet radical Steen; — De M. Isaac Weil, grand rabbin de Strasbourg, décédé en cette ville à la suite d'une attaque d'apoplexie.

Ferrari.

NOTRE

PAGE MUSICALE

Montoya, comme Delmet, comme Fragerolles et d'autres encore, est une « notabilité » de la Butte Sacrée.

Par sa poésie souriante ou mélancolique selon son humeur fantaisiste, par sa voix chaude et légère dont les notes s'éclaircissent et se voient au gré de son émotion, il a conquis les Rodolphes, les Minis et les Schaudrands de la haut — et l'on sait que ce public n'est pas facile tous les jours. Sa réputation s'est même étendue à tel point que beaucoup de salons élégants veulent entendre Montoya. Le poète sait aussi, avec un rare bonheur, choisir son musicien. Ce n'est pas une tâche aisée; il faut trouver, comme dirait un psychologue, une « âme sœur » qui soit capable d'illustrer ou quelque sorte la poésie d'une musique assez expressive, assez « parlante » pour achever d'en faire valoir le sens délicat. Montoya donne, à découvrir M. Richard O'Connell, un jeune Irlandais, qui pourrait être né à Montmartre, tellement il en possède le tempérament !

Leur plus récente collaboration nous a donné cette exquise mélodie : *Notre âme*, que l'on doit chanter avec beaucoup d'expression et de douceur.

Notre âme paraît chez Enoch, en même temps qu'un recueil de chansons de Montoya.

René Lara.

A l'Etranger

NOUVELLES

ALLEMAGNE

L'OPINION ET LE LIVRE BLEU SUR LE TRANSVAAL. Berlin, 16 juin. — La presse allemande commente le *Livre bleu* que l'Angleterre a publié sur les affaires du Transvaal et trouve que ce document n'est pas de nature à améliorer la situation ou à satisfaire M. Chamberlain. Les journaux s'étonnent de voir figurer dans le *Blue Book* des dépêches de sir A. Milner remontant au commencement de mai et traduisant les impressions personnelles de ce dernier sur une situation qui s'est considérablement modifiée par la suite. Ils jugent même cette publication comme une tactique peu correcte du chef du Colonial Office dans le but d'envenimer le différend entre les deux gouvernements.

Les grands organes de Berlin font remarquer aussi la contradiction qui ressort de ce fait que l'Angleterre, tout en proposant à La Haye l'institution d'un tribunal d'arbitrage permanent, se montre si peu disposée à régler par l'arbitrage ses litiges avec la République sud-africaine.

La *Post*, qui relate souvent les idées de la Cour, insiste d'autant plus sur ce point qu'elle reprochait, il y a peu de jours, à l'Angleterre de chercher à La Haye, par son double jeu, à brouiller l'Allemagne et la Russie.

Les feuilles allemandes sont unanimes pour se refuser à croire à l'imminence d'une guerre entre le Transvaal et l'Angleterre. La *Gazette de Francfort* rappelle à ce sujet que ce sont surtout certains milieux financiers qui ont répandu les bruits alarmistes après la conférence de Bloemfontein, et elle ajoute que ce n'est pas parce que ces manœuvres se

répètent qu'il faut s'effrayer. « A Londres, dit-elle, le gouvernement, ni même M. Chamberlain, ne pense à une action immédiate contre le Transvaal, à laquelle s'oppose en outre très fermement la colonie du Cap. »

ANGLETERRE

LA QUESTION DE TERRE-NEUVE

Londres, 16 juin. — A la Chambre des communes, M. Chamberlain annonce que la Commission d'enquête des pêcheries de Terre-Neuve a déposé son rapport, mais déclare qu'il n'est pas désirable de le publier jusqu'à ce que les ministères intéressés aient formulé leurs observations et leurs propositions, et jusqu'à ce que le gouvernement, après s'être consulté avec la colonie, ait pris une décision.

ESPAGNE

DISCOURS DE M. ALMENAS

Madrid, 16 juin. — La Chambre s'est constituée.

M. Pidal a été réélu président par

la République, le boulevard Voltaire, la place de la Nation, le faubourg Saint-Antoine, la place de la Bastille, le boulevard Henri-IV, le pont Sully, les boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, la place et le pont Saint-Michel, le boulevard du Palais, le pont au Change, la place du Châtelet, l'avenue Victoria, la place de l'Hôtel-de-Ville.

La rue de Rivoli, la place du Palais-Royal, la rue Saint-Honoré, la place du Théâtre-Français, l'avenue de l'Opéra, la rue de la Paix, la place Vendôme, la rue Castiglione, la rue de Rivoli, la place de la Concorde. Rentrée aux Tuileries, vers six heures.

Nous donnerons demain seulement, à dessein, l'itinéraire de la deuxième journée.

Il ne faut pas s'attendre à un immense défilé de groupes parfois trop compliqués, trop disparates.

Le Comité s'est surtout évertué, cette année, à faire une chose très simple, très distinguée, présentée avec goût. Les costumes sont fort beaux. Ils ont, avec les chars, coûté 150,000 francs.

Le cortège mérite donc d'être vu.

Georges Rip.

LES FÊTES DE PARIS

LA JOURNÉE D'HIÉR

Aujourd'hui, hier soir, sous les rayons de Phébé éblouissante, par un temps radieux, de longues théories de bicyclettes, de tandems, de tricyles, de voitures, constellés de mille feux, ont défilé pendant une heure, cependant que d'innombrables lanternes vénitienes, uniformément rouges, scintillaient aux allées du Bois de Boulogne et que les feux de Bengale enflammèrent les pelouses de la Muette.

Un peu immense, peut-être, l'espace réservé à la fête; un peu lointaines les portes où devaient mettre pied à terre les curieux venus en voiture et qui voulaient se rendre à la tribune devant laquelle on distribuait les médailles, tandis que la musique militaire faisait entendre les délicieuses mélodies du *Scaramouche* de Messager et de Georges Street!

Nous avons retrouvé là la plupart des bicyclettes déjà vues en plein jour à la fête des artistes et au défilé des Tuileries de lundi; mais avec leurs lanternes, leurs phares à l'acétylène, c'était un aspect nouveau et des plus plaisants. Remarque surtout, un groupe d'une cinquantaine de cyclistes uniformément illuminés, du plus gracieux effet.

Puis, sur les bords du lac, les cors se font entendre, la fête se continue sur l'eau et, à onze heures, lorsque nous quittons le Bois, sous les arceaux en face de la porte de la Muette, l'animation est encore grande.

Que sera la recette? Nous ne saurions le dire. Mais je gage que les pauvres n'auront pas à se plaindre, et que le Comité des fêtes de Paris se félicite d'avoir fait appel au concours des cyclistes et des chauffeurs.

Paul Moyn.

NOTES D'UN PARISIEN

Les Bastilles sont décidément très résistantes, à notre époque. A quoi nous sert donc d'avoir fait la Révolution? Voilà des mois et des mois que la démolition de Sainte-Pélagie était résolue. Toutes les formalités administratives étaient en règle; il ne restait plus qu'à jeter bas les murs. Et cependant les jours se passaient, et puis les mois, et la vieille prison était toujours debout!

C'était à croire qu'on voulait la classer parmi les monuments historiques. Elle aurait bien mérité, car tout Paris a passé par Sainte-Pélagie; les hommes politiques et les gens de lettres y ont tous fait un stage plus ou moins prolongé, et l'on a trouvé sur les murs tout un lot de devises, de pensées choisies, de sonnets, qui feraient la fortune d'un éditeur. Ce n'est pourtant pas cela qui a arrêté la pioche des démolisseurs. En ce siècle très pratique, on ne s'embarrasse pas, d'ordinaire, de ces questions d'art ou de sentiment.

Ce qui retardait les travaux, c'est qu'on ne trouvait justement pas de démolisseurs. Quand le bâtiment va, tout va, disait l'excellent Martin Nadaud; il paraît qu'il y a tellement aujourd'hui que les maçons ne peuvent plus suffire à la besogne. Les travaux de l'Exposition, du Métropolitain, du quai d'Orsay empêchaient qu'on s'occupât de Sainte-Pélagie. Mais tout vient à point à qui sait attendre. La vieille prison a fini par avoir son tour. C'est tout de même une jolie ironie du sort que d'avoir durant si longtemps cherché en vain des démolisseurs pour la légendaire maison où ont passé tous ceux qui, en ce demi-siècle, ont plus ou moins démolé ou renversé quelque chose...

E.

LE MONDE RELIGIEUX

MORT DU CARDINAL SOURRIEU

Le cardinal Sourrieu, archevêque de Rouen, vient de mourir. Né à Aspet, dans la Haute-Garonne, le 27 février 1825, âgé, par conséquent, de près de soixante-quinze ans, il était, après Mgr Richard, le doyen des cardinaux français.

L'archevêque de Rouen était depuis fort longtemps malade et il y a plusieurs mois qu'on avait perdu tout espoir de le sauver. Jusqu'à la fin il a gardé toute sa connaissance, et il a rendu le dernier soupir entre les bras de sa sœur, Mme Von, après une longue mais douce agonie.

C'est au grand séminaire de son diocèse natal, à Toulouse, que Mgr Sourrieu fit ses études théologiques. Ordonné prêtre en 1847, il entra dans la congrégation du Calvaire, où il se lia intimement avec le P. Barbe, qui utilisa plus tard ses relations personnelles dans le monde épiscopal et dans le monde politique pour lui faire donner un évêché.

Le P. Barbe, excellent orateur, était souvent appelé par des évêques pour prêcher des retraites ecclésiastiques. Au cours d'une de ces retraites, il réussit à intéresser vivement Mgr Place, archevêque de Rennes, à la fortune de son ami. C'est principalement grâce à l'influence de ce prélat que l'abbé Sourrieu fut promu, par décret du 20 septembre 1882, à l'évêché de Châlons.

L'abbé Sourrieu avait quitté précédemment la congrégation du Calvaire à la suite de dissensions survenues entre lui et le P. Causette, fondateur et directeur de cette congrégation. Il était devenu peu

après supérieur des prêtres missionnaires de Rocamadour.

C'est là qu'il fut sacré le 30 novembre 1882, ayant été préconisé au Consistoire du 25 septembre. Son installation à Châlons eut lieu le 14 décembre de la même année.

Mgr Sourrieu ne se montra pas ingrat à l'égard du P. Barbe, à qui il devait son élévation à l'épiscopat. Il l'attacha à sa personne comme vicaire général. Le P. Barbe est mort il y a quelques années, à Auch, où il était devenu vicaire général d'un autre de ses amis, Mgr Goutzot.

Transféré à l'archevêché de Rouen le 15 mai 1894, Mgr Sourrieu fut créé cardinal le 10 avril 1897. Le gouvernement le nomma, par décret du 3 janvier 1898, chevalier de la Légion d'honneur.

Mgr Sourrieu a prêché souvent à Paris, notamment à Sainte-Clotilde. Ce fut lui qui prit la parole, il y a deux ans, au nom de l'épiscopat, à la séance générale des archevêques et des évêques protecteurs de l'Institut catholique. Il excellait, surtout, dans l'oraison funèbre. On n'a pas oublié son magnifique éloge de feu Mgr Lamazou.

Généreusement libéral au début de sa vie sacerdotale — en 1848, prêchant à Saint-Sernin de Toulouse, il salua la liberté naissante avec des accents qui émuèrent et scandalisèrent le vieux clergé, — son libéralisme était devenu, depuis nombre d'années, des plus modérés, et il mettait volontiers la prudence au-dessus de toutes les autres vertus.

Il y a une page de sa vie — l'une des dernières — qu'il faudrait pouvoir déchirer pour rendre à sa mémoire un hommage sans réserve. Je veux parler de son attitude vis-à-vis de la Mère Marie du Sacré-Cœur, cette vaillante fille de Notre-Dame dont nous avons eu plusieurs fois à entretenir les lecteurs du *Figaro*. Le cardinal Sourrieu avait lu, relu et pleinement approuvé le livre sur les *Religieuses enseignantes*. Il avait fait plus, il avait apposé sa signature au bas d'un *Appel aux catholiques* où l'œuvre se trouvait exposée dans ses grandes lignes. Bientôt après, initié aux intrigues nouées par les adversaires de la politique pontificale pour faire échouer l'œuvre et condamner le livre, le cardinal Sourrieu fit solennellement annoncer par sa *Semaine religieuse* qu'il désapprouvait l'une et l'autre, et que sa signature de prince de l'Eglise était sans valeur.

Depuis lors, la Congrégation des Evêques et Réguliers, dont le prélat est le cardinal Séraphin Vannutelli, candidat de la Triplice à la succession éventuelle de Léon XIII, a blâmé le livre et refusé d'approuver l'œuvre, donnant ainsi raison à la diplomatie, sinon au courage, de l'archevêque de Rouen.

Le cardinal Sourrieu a vu ces choses avant de mourir. Il y eut sa part de responsabilité, car il ne suffit pas de se laver les mains, comme Pilate, pour avoir la conscience en repos. Mais cette passagère, quoique grave, défaillance ne saurait faire oublier aux catholiques les services rendus à l'Eglise par l'archevêque de Rouen.

Julien de Narfon.

Une imposante cérémonie aura lieu demain dimanche, après midi, à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, où le cardinal Richard, conformément aux prescriptions de Léon XIII, lira solennellement la formule de la consécration du monde au Sacré-Cœur et, du seuil de l'église, bénira Paris.

Discours de circonstance sera prononcé à trois heures par le R. P. Coué, de la Compagnie de Jésus. — J. de N.

Nouvelles Diverses

SÉRIE DE SUICIDES

Pourquoi l'été est-il, plutôt que l'hiver, la saison des suicides? Cela ne s'explique pas, mais le fait n'en est pas moins constaté. Et, comme nouvelle preuve à l'appui, voici une triste liste que nous avons pour un seul espace de vingt-quatre heures.

A neuf heures trois quarts hier matin, Mlle L., âgée de vingt ans, modeste, demeurant boulevard des Italiens, a tenté de se suicider dans le jardin du Palais-Royal, en se tirant un coup de revolver dans la poitrine.

Plus tard, une fille qui s'est gravement blessée, a été transportée à l'hôpital Lariboisière. On attribue cette tentative à des chagrins d'amour.

Un vieux comptable, Félix Vilkin, âgé de soixante-dix-huit ans, habitant 7, rue de Béarn, qui, depuis de longs mois, ne pouvait plus trouver de travail, décidait hier matin de mettre fin à ses jours.

Après avoir laissé à l'adresse du commissaire de son quartier une lettre dans laquelle il disait qu'il était las de souffrir de privations, il ouvrit la fenêtre de sa modeste chambre et se précipita dans le vide.

On releva le crâne fracassé et la colonne vertébrale brisée.

A six heures, un nommé Henri Etoc, âgé de vingt-sept ans, tailleur d'habits, demeurant 60, rue Saint-Honoré, s'est jeté de la fenêtre de sa chambre, située au septième étage. Dans sa chute ce malheureux s'est brisé la colonne vertébrale sur un mur. La mort a été instantanée.

M. Lunat, commissaire de police, prévenu, a requis les pompiers pour retirer le corps qui était resté pié dans le mur où il était tombé.

Rue de Trévise, une dame P., rentière, âgée de quarante ans, s'est jetée de la fenêtre de son logement, au cinquième étage. Sa robe s'étant accrochée au balcon du deuxième, la chute s'est trouvée amortie. Néanmoins, Mme P. s'est fracturée la jambe droite. Elle a été portée à l'hôpital Lariboisière.

Une jeune fille de vingt ans, Emilie Roset, demeurant rue Marcadet, désolée de l'abandon de son ami, Louis V., peintre, s'est suicidée hier soir à six heures, en se jetant dans la rue, de la fenêtre de son logement.

La mort a été instantanée.

Enfin, des marins ont retiré hier matin de la Seine, quai d'Auteuil, le corps d'une jeune fille de dix-sept ans, dans les poches de laquelle on a retrouvé un bulletin de sortie de l'Hôtel-Dieu au nom de Giraud.

La défunte, une charmante brunette, d'un mètre cinquante de taille, était vêtue d'une jaquette bleu foncé, d'une jupe noire, d'un tablier à carreaux noirs et blancs et d'un pantalon en coton à rayures rouges et blanches. Elle avait aux pieds des chaussures en tressé.

Le cadavre a été transporté à la Morgue.

A propos de la condamnation des manifestants d'Auteuil — et de tous ceux qui, depuis quelque temps, se sont vu octroyer de la prison ou de l'amende pour insultes au Président de la République, on nous communique un curieux document du temps passé. C'est la condamnation d'une dame de la Halle, prévenue d'avoir offensé le roi Henri IV.

20 août 1608.

La dame Ladoucette (œufs, beurres et fromages), place n° 7.

... 30 livres d'amende, mise à pied pendant un mois... pour avoir osé dire publiquement que S. M. le roi Henri IV ne devroit avoir des enfants qu'avec la Reine, etc.

La délinquante, très navrée de l'humiliation que lui causait l'effluve de cet arrêt et son dégoût, s'est aussitôt adressée à la Reine un placet qu'elle lui fit parvenir dans un bouquet d'héliotropes, fleurs favorites de Marie de Médicis.

J'ai dit, écrivait-elle, que Monseigneur le Roy, qui au fond est un brave homme, freillait par trop à la vue des cottes étrangères à la vôtre; que c'était mal à lui, ayant une femme si apprêtée, une Reine si bien conditionnée pour avoir des petits princes, de le voir papillonner autour de maîtresses, et faire des bêtises de complot à demi avec un grand ou petit seigneur quelconque...

Marie de Médicis, non seulement gracieuse à la délinquante, mais la nomma « fournisseur de œufs, beurres et fromages de Sa Majesté la Reine ».

Le triomphe après la honte.

Les cheveux blancs vont à ravir, « ma chère », vous disent de bonnes petites amies. — Voilà un compliment peu flatteur à notre époque et dont ne se soucient pas nos élégantes parisiennes; elles préfèrent aller à la maison Broux choisir une nuance qui convient à leur teint, se faire faire une application de mixture (c'est si commode avec le Sèche-cheveux au Peigne magique) et déter ainsi l'apparition de ces indiscrets fils d'argent. Salons, 10, rue Saint-Florentin, Paris.

PAUVRES GENDARMES!

Deux gendarmes — non point un beau dimanche, comme dans la chanson de Nadaud — mais un beau jeudi qui était avant-hier, débarquaient du train de Châteaufort-Thierry, amenant un malfaiteur à Paris.

Après avoir remis leur prisonnier au greffe du Dépôt, les deux gendarmes s'en retournaient vers la gare de l'Est, lorsqu'en passant rue Sibour, ils virent, au n° 4, une brasserie servie par des demoiselles qui leur parurent fort affriolantes.

Le cœur, pourquoi? le ignore, l'âme à changer de garnison.

Les gendarmes en trérent, prirent des bœufs, en offrirent aux demoiselles... Mars et Vénus fraternisèrent que c'était « comme un bouquet de fleurs ».

Mais voilà que, vers minuit, comme on leur réclamait le règlement de leurs dépenses, Pandore et son compagnon se rebellèrent, trouvant « la doulosse » trop exagérée... L'un d'eux, qui portait en bandoulière la sacoche réglementaire, en tira un carnet et un crayon et signa nettement à la patronne. Mme Remi, qui lui dressait procès-verbal pour avoir laissé son établissement ouvert à une heure qu'il fallait qu'il dorme.

Mme Remi eut à se plaindre. Mais le gendarme, sans pitié, à l'instar de celui de Courteline, déclara qu'à Châteaufort-Thierry les cafés fermaient à minuit précis et que, « sa brasserie étant nonobstant ouverte et éclairée », elle était en contravention. En foi de quoi...

Sur ces entrefaites entrèrent d'autres consommateurs qui voulurent faire entendre raison au terrible Pandore. Mais, loin de les écouter, il s'en vint qu'il aussi il dressait procès-verbal, et il les somma d'avoir à lui exhiber leurs papiers...

Cela passait les bornes. Un agent fut requis. Il eut peu de succès. Les gendarmes le requérèrent du haut de leur grandeur, prétendant qu'ils étaient ses « supérieurs » et qu'il eut à s'incliner devant leur autorité compétente... Et comme il insistait, le premier se mit en défense et...

Son camarade fit la même chose qu'il.

Le gardien de la paix dut s'en retourner au poste chercher du renfort, et il fallut six agents pour déloger les gendarmes de la brasserie et les conduire à la mairie du faubourg Saint-Martin.

Et hier matin, après une nuit qui avait été calquée sur la nuit précédente, ils ont dû tout simplement monter à cheval — dans une voiture cellulaire qui les a conduits à la Place!

Pauvres gendarmes!

Jean de Paris.

Mémoire. — Un homme d'une soixantaine d'années, inconnu, a été trouvé mort, hier matin, à la gare Montparnasse, dans un wagon du train qui allait partir à Chartres.

On a retiré de la Seine, près du pont Mirabeau, le corps d'une femme d'environ cinquante ans.

J. de P.

La Fête des Meuneries-Boulangeries

La fête que la Société des Meuneries-Boulangeries Schweitzer donnait hier pour l'inauguration de son usine modèle de La Villette, et dont nous avons rendu compte, s'est prolongée très avant dans la nuit. Elle s'est terminée par un banquet offert aux collaborateurs et par un feu d'artifice.

Pendant tout l'après-midi, les portes ayant été ouvertes au public, un véritable fleuve humain, évalué à plus de 25,000 personnes, a traversé l'immense usine, s'intéressant à cet admirable travail mécanique qui opère toutes les délicates manœuvres nécessaires pour la transformation du grain de blé en pain.

Aux noms déjà cités parmi les invités de marque, il convient d'ajouter ceux de Mme la duchesse d'Uzès, MM. le duc de Luynes, Adrien Vebor, vice-président du Conseil municipal; Horace Archambeault, procureur général de Québec; Robidoux, secrétaire général de la province de Québec; Valnet, membre du Syndicat des Grains et Farines; Achille Mantz, de l'Institut; Laurent-Coty, conseiller général; Baillet et Rozier, conseillers municipaux; Charles Prévot et Laurens, sénateurs; Antide Boyer, député; Bourlon de Rouvre, etc.

M. Schweitzer a expliqué à ses visiteurs enthousiasmés les détails de la fabrication mécanique du pain par ses procédés, et M. Vebor, au nom du Conseil municipal, a fait ressortir la véritable révolution économique et sociale réalisée par M. Schweitzer, le premier qui ait atteint ce résultat tant espéré: Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

Abaisser le prix du pain.

qui, comme on va le voir, ont écarté le délit de rébellion prévu par l'article 211 et visé par le Parquet. Nous les donnons en extenso :

Le Tribunal : Attendu qu'il est établi que le 4 juin, sur le champ de courses d'Auteuil, les prévenus se sont livrés à une manifestation bruyante, au moment où arrivait le Président de la République, et ont poussé des cris outrageants pour le chef de l'Etat;

Qu'ils ont, ensuite, opposé une vive résistance au port des coups aux agents de la force publique qui agissaient pour l'exécution des lois;

Que, s'ils étaient alors réunis, formant un groupe hostile; s'ils semblaient se prêter mutuellement aide et assistance, soit pour repousser, par la violence, les fonctionnaires de la Préfecture de police et les gardiens de la paix, soit pour les empêcher d'opérer des arrestations, il n'est point justifié, toutefois, qu'il ait frappé M. Tonny, directeur de la police municipale, ni M. Court, officier de paix;

Mais qu'il a opposé une vive résistance à l'inspecteur de police Meyer, qui l'avait arrêté; qu'il a fortement secoué et a cherché par des violences à se dégager de son étreinte;

Que Barrio (Louis) a porté des coups de canne et des coups de poing à M. Tonny; que, mis par lui en état d'arrestation, il a saisi à la gorge et n'a lâché prise que grâce aux efforts de l'inspecteur Meyer;

Qu'il a frappé aussi l'agent Lemarchand et a porté en pleine figure un coup de poing à l'agent Philippot;

Que Barrio (Félix) est intervenu pour délivrer son frère; qu'il a donné à M. Tonny des coups de poing, des coups de canne et des coups de pied;

Que le criminel de Fromessent s'est interposé pour empêcher qu'on emmenât un des frères Barrio; qu'il a frappé d'un coup de poing l'agent Lemarchand, et a menacé de sa canne un officier de paix;

Que de Baulny, saisi par M. Tonny et le brigadier Beauchamp, s'est défendu contre eux avec fureur; qu'il a appelé à l'aide et a encouragé tous ses amis; qu'il a porté des coups de canne à M. Tonny ainsi qu'à M. Laurent, secrétaire général de la Préfecture de police; qu'il a fini la fin se roulé par terre, lançant en tous sens des coups de pied qui, heureusement, n'ont atteint personne;

Que M. Tonny avait, en l'arrestant, fait connaître son nom et sa qualité; qu'il était d'ailleurs suivi de gardiens de la paix en tenue;

Que Boyer de Fonscolombe de Meyronnet de Saint-Marc a frappé à la tête d'un coup de canne M. Grillières, officier de paix; qu'il a été vu et immédiatement appréhendé par le maréchal des logis Delorme, de la garde républicaine; qu'il était porteur de deux cannes, dont une plombée, et qu'il a cherché au moment de son arrestation à se débarrasser de cette dernière, en la passant à un de ses amis;

Qu'il est possible que cette canne plombée ait été utilisée par lui pour frapper M. Laurent, comme il le soutient, sur le champ de courses; qu'il n'en est pas moins vrai qu'il s'en est servi pour frapper M. Grillières; que le témoignage du maréchal des logis Delorme est, à cet égard, des plus formels;

Que de Morell d'Aubigny a porté des coups de canne à M. Grillières et à l'agent Bassot; qu'il est certain, cependant, que sa canne, mince et légère, n'a pu produire de graves blessures;

Attendu que les prévenus soutiennent, pour se justifier, qu'ils n'ont pas poussé de cris injurieux ni porté de coups aux représentants de l'autorité et qu'ils se seraient en réalité bornés à se défendre contre les bousculades et les mauvais traitements dont ils étaient l'objet;

Que de pareilles allégations sont inadmissibles; qu'elles sont contredites en tous points par les témoignages entendus à la requête du ministère public; que ceux-ci ont été très nettement et très affirmativement; qu'ils ont précisé les cris proférés et les actes de violence commis par chacun des inculpés; qu'il y a donc lieu d'accepter leurs déclarations comme l'expression de la vérité;

Que, toutefois, la culpabilité de Langlois de Neuville n'est pas établie;

Attendu qu'il y a lieu d'appliquer, non les peines de l'article 211 du Code pénal visé par le juge d'instruction, mais celles de l'article 212, paragraphe 2.

Par ces motifs, etc., etc.

Les condamnés ont entendu la lecture du jugement qui frappe la plupart d'entre eux avec une extrême sévérité, sans manifester aucune émotion.

La Cour d'assises de la Loire, présidée par M. Breuille, conseiller à la Cour d'appel de Lyon, examine en ce moment une affaire dont certains détails sont uniques dans les annales judiciaires.

Le nommé Borde, qui est accusé d'avoir tué sa femme et sa fille âgée de dix ans, a gardé, pendant soixante-cinq jours, les cadavres de ses victimes à son domicile. Que dis-je? Il avait placé le corps de son enfant dans son propre lit!

La famille Borde habitait depuis plusieurs années à Montbrison, rue des Coiteux, au premier étage d'un immeuble occupé par de nombreux ouvriers, quand, au mois de juillet 1898, les voisins s'étonnèrent de ne plus voir Mme Borde et sa fille.

On interrogea Borde. — Elles sont toutes deux parties chez des parents que nous avons dans l'Ardeche, répondit-il.

Au bout de quelques semaines, Borde se trouva encore seul. Les racontars allèrent leur train. Il y avait eu peut-être brouille dans le ménage. Les commères demandaient à tout instant des nouvelles de sa femme au mari qui donnait prétexte sur prétexte, accumulant mensonge sur mensonge. D'abord, c'était la fille tombée malade, disait-il. Une autre fois, sa belle-mère venait de mourir.

— Justement, je leur écris, ce soir, et je vais leur souhaiter le bonjour de votre part.

Et Borde montrait aux plus indiscrets des lettres à l'adresse de Mme Borde, puis en lisait d'autres qu'il prétendait avoir reçues en réponse. Et les plus méfiantes n'insistaient pas!

Mais voici qu'un jour une odeur fétide se répandit dans toute la maison. On s'enquint. Borde essaya de persuader que les émanations provenaient de l'abattoir d'un boucher situé au-dessous de son appartement. La raison parut valable.

Deux mois se passèrent. Les absentes n'étaient pas encore de retour à Montbrison. Alors on s'inquiéta sur ce mystérieux voyage. Des renseignements furent demandés dans la petite commune où, croyait-on, Mme Borde et sa fille se trouvaient. Or, elles n'y avaient pas été vues. Le juge de paix décida d'ouvrir une enquête.

Un soir, comme il se disposait à rentrer chez lui, Borde aperçut un atrou-

pement devant sa maison. Il s'arrêta net à quelques distances, et prit aussitôt la fuite. Le Parquet, perquisitionnant dans sa demeure, venait de découvrir sur les deux lits de la principale chambre les cadavres de la mère et de l'enfant, réduits à l'état de squelette. Dans l'un de ces lits, Borde avait couché la nuit précédente, il le déclara lui-même après son arrestation.

A l'instruction, l'assassin a déclaré que « cédant à une impulsion qu'il ne s'explique pas, il avait tué sa femme et sa fille à l'aide d'une bêche », pendant leur sommeil. Elles avaient toutes deux le crâne défoncé.

Les médecins légistes commis à l'examen des facultés mentales de l'accusé concluent à sa responsabilité entière. Ils invoquent, entre autres constatations, les ruses déployées par Borde pour tromper ses voisins. Un fou n'agit pas de la sorte.

En ce qui concerne le mobile du crime, le jury doit entendre une femme Tournier à qui Mme Borde avait raconté confidentiellement que son mari entretenait des relations monstrueuses avec son enfant.

A plusieurs reprises, Mme Borde le menaçait de dénoncer ses actes au Parquet. N'est-ce point à la suite d'une pareille menace que l'individu a conçu et mis à exécution son projet?

Notre correspondant nous télégraphiera le verdict.

A la correctionnelle d'Alger.

ment. Et c'est ce qu'elles ont fait, en sorte que le malade va un peu mieux, bien que les transactions ne soient pas plus animées qu'hier.

Mais ce changement d'allures n'a d'effet que sur un nombre limité de valeurs, le Rio Tinto, l'Extrême espagnole et une ou deux autres. Le reste conserve simplement une attitude expectante. Dans ce reste ne sont pas comprises nos malheureuses rentes, qui persistent à assister en spectateurs indifférents aux mouvements divers qui influencent le marché, et continuent à faire preuve de lourdeur. Le 3 0/0, qui a détaché aujourd'hui un coupon de 75 centimes, perd 40 centimes à 101 37, après 101 47; le 3 1/2 0/0, à 102 80, n'a reculé que de 2 centimes, et il gagne 10 centimes au comptant, où le 3 0/0 perd 20 centimes.

L'Extrême espagnole est à 66 60, après 66 35 et 66 80; elle monte donc de près d'un demi-point sur hier, sur des achats qui ont pris une certaine importance quand le bruit a couru que le ministère espagnol allait annoncer ces jours-ci le paiement du coupon de juillet — le paiement intégral. Le 6 0/0 cubain est immobile à 282. Immobiles non moins le 4 0/0 brésilien à 75 40, et le Minas Gerais à 885. Un peu de faiblesse — mais ce ne dépasse pas 40 à 15 centimes sur l'Italien à 96 30 après 95 25 et 96 45, et le Turc C à 27 40 après 27 30, sur le Turc D à 25 45. La Banque ottomane est à 580, lourde. Les valeurs russes sont toujours dénuées d'affaires.

Le Crédit lyonnais gagne 5 francs à 974. C'est la seule plus-value qu'il y ait à signaler sur la cote languissante des établissements de crédit. Les autres conservent leurs cours d'hier — c'est le cas du Foncier à 735, de la Banque spéciale des valeurs industrielles à 236, de la Société générale à 603, ou fléchissent de quelques points; c'est le cas de la Banque de Paris à 1,123, du Comptoir à 615, de la Banque internationale à 616. Les diminutions sont, d'ailleurs, pas plus d'importance que d'habitude.

Nos chemins de fer sont presque totalement délaissés à terme. Au comptant, je relève des petites diminutions sur l'Est à 1,016 et l'Orléans à 1,775. Les autres sont calmes, et plutôt fermes.

Le Sud, à 3,620, perd une trentaine de francs. Le Rio, au contraire, se relève assez vivement à 1,474 au lieu de 1,450, après 1,475. On croit que la statistique des cuivres sera bonne. Le Gaz recule encore un peu à 1,290; aucun mouvement sur la Thomson-Houston à 1,535. La De Beers est faible à 732. La Cuisinier est très ferme à 900, ainsi que les Wagons-Lits à 817. Le reste est sans intérêt.

Le Boursier.

MINES D'OR

Le marché sud-africain est resté très calme hier, avec des transactions encore plus restreintes peut-être que les jours précédents, mais avec une tendance en légère amélioration. Il n'y avait aucune nouvelle importante du Transvaal. Le Volksraad s'est ajourné au 3 juillet, pour permettre à ses membres de conférer avec leurs électeurs. C'est une mesure heureuse qui donnera à chacun le temps de la réflexion et qui suggérera peut-être un moyen de transaction à la rentrée. En attendant, certaines dépêches prétendent que, de Berlin et de La Haye, une pression salutaire est exercée sur le président Krüger pour lui faire modifier ce que ses propositions relatives à la franchise ont d'insupportable. En un mot, la période des négociations n'est pas close et, par conséquent, aucune mesure extrême n'est à redouter.

A Londres, la Crown Reef et la Rose Deep sont sans changement. La Modderfontein regagne 1/8, et on relève quelques autres augmentations analogues. La Bonanza, coupon de 14 shillings (43 fr. 75) détaché, vaut à liv. st. 4/2 (143 fr. 44).

A Paris, quelques valeurs sont également en progrès, comme la Goldenfield Deep, par exemple, à 200 fr. après 202 fr. Williams Reef ferme à 255 fr. Treasury demandée, au parquet, à 142 fr.

Des ventes se sont produites sur la Lancaster sur le bruit que cette compagnie avait suspendu ses travaux. La vérité est que 20 pilons sur les 100 dont se compose la batterie ont dû être arrêtés par suite d'un manque momentané de main-d'œuvre. Mais cet arrêt est purement temporaire. D'ailleurs, en même temps que cette nouvelle, la Compagnie annonce la déclaration d'un dividende de 10 0/0 (2 fr. 50) comme acompte sur l'exercice en cours.

Nous apprenons également que la May Consolidated vient de déclarer un dividende de 30 0/0 (7 fr. 50) pour le premier semestre de 1899. A ce compte, l'année entière donnerait 15 francs, soit, près de 14 0/0 des cours actuels. Mais comme le traitement des stries (houes) va commencer ce mois-ci, on doit s'attendre à ce que le second semestre donne plus que le premier.

Henry Dupont.

COURRIER DES THÉÂTRES

Voici les résultats de l'examen des classes supérieures de piano qui a eu lieu hier au Conservatoire.

Ont été admis à concourir :

ÉLÈVES HOMMES

Classe de M. Diemer : MM. Crovez, Cassella, de Launay, Billa, Crellot et Garès.
Classe de M. de Biérot : MM. Bernard (Edouard),

Salomon, Baton, Garnier (Georges), Pintel, Régis, Garziglia, Salzedo, Viseur, Zadora et Coze.

ÉLÈVES FEMMES

Classe de M. Delaborda : Mlles Herth, Percheron, Vergonnet, Novello, Lob, Bussière, Ploquin, d'Almeida et Rosny.
Classe de M. Duvernoy : Mlles Caron, Demarne, Lopez Ontiveros, Magnus, Léon, Jaquet, Robillan, Bitar et Chapelon.
Classe de M. Pugno : Mlles Forest, Boucherit, Debric (Marguerite), Bontarel, Bonisset (Thérèse), Blancart, Cock et Chaulier.

Nous avons publié une requête des étudiants demandant à l'administration de la Comédie de vouloir bien donner une nouvelle représentation du Cid avec la distribution de la soirée de gala du centenaire de la Comédie-Française. M. Mounet-Sully avait, en effet, déclaré qu'il jouerait, ce soir-là, Rodrigue pour la dernière fois.

Nous avions transmis la demande des étudiants à M. Jules Claretie, et celui-ci l'a prise en considération puisque demain dimanche, en matinée, M. Mounet-Sully rejoue le Cid qu'il ne devait plus jouer.

M. Claretie a fait remettre au président de l'Association des étudiants deux cents places qui seront distribuées par les soins de l'Association et la requête dont nous nous étions fait l'écho aura ainsi obtenu satisfaction, grâce à la bonne volonté de l'administration de la Comédie.

Dimanche 25 juin, il y aura matinée gratuite en don de la Polytechnique, et le 14 juillet, le Mariage de Figaro qui, à cette date, est tout de circonstance.

Ce soir, au Théâtre lyrique de la Renaissance, première représentation de : *Bonssoir monsieur Pantalon*, d'Albert Grisar.

Distribution :

Le docteur Firlitofolo MM. Villard
Pantalon Boursier
Lelio Broca
Richards Mmes
Isabelle Mmes
Colombine Jarré

Le spectacle se composera de : *Bonssoir, monsieur Pantalon* et du *Barbier de Séville*.
Dimanche soir : *Si j'étais Roi*.

Au Théâtre lyrique de la Renaissance : *Le Duc de Ferrare* continue à faire salle comble. Le drame lyrique de MM. Paul Milliet et Georges Marty, qui sera donné régulièrement deux fois par semaine jusqu'à la fermeture, sera également dirigé, jusqu'à la fin du mois, par le compositeur lui-même.

M. Georges Marty, malgré son service à l'Opéra, — c'est lui qui est chargé des études de la *Prise de Troie*, — a obtenu de ses directeurs l'autorisation de conduire les représentations de son œuvre, et l'on sait quel chef d'orchestre de premier ordre il s'est affirmé.

De Béziers :

« La tragédie lyrique de Gallet et de Saint-Saëns, *Déjanire*, qui a obtenu tant de succès l'an dernier aux arènes de Béziers, sera représentée de nouveau cet été, le dimanche 27 et le mardi 29 août.

« Grâce à l'infatigable générosité de notre compatriote M. Castellebon de Beauxhutes, la fête sera encore plus somptueuse que l'été dernier. De grands préparatifs sont déjà comencés.

« La troupe de l'Opéra interprétera les rôles : Mme Segond-Weber celui d'Eole, Mlle Laparcerie celui de Déjanire, et M. Dorival celui d'Hercule.

« La partie musicale comprendra deux orchestres de 200 musiciens, un orchestre à cordes de 400 exécutants, 32 trompettes d'harmonie, 48 harpes, 47 choristes et 60 danseuses. Les décors seront brochés par Jambon.

« M. Saint-Saëns surveillera lui-même les répétitions.

« Enfin, un nouvel attrait nous est promis. On vient de décider que le lundi 28 août — le jour d'intervalle entre les deux représentations — on donnera un concert entièrement composé des œuvres du maître. L'orchestre du lycée de Barcelone prêtera son concours à ce festival.

De Royan :

« MM. Debruyère et Hédon, pour les deux casinos de Royan, ont formé une troupe de premier ordre.

« Au casino de Foncillon viendront en représentation MM. Coquelin aîné, Jérôme, Maréchal, Clément, Fugère, Soulaireux, Bonnard, Eugénie, Boisselot, Grand et Paul Plan. Mmes J. Leclerc, Ch. Wynn et Oswald. En outre, la troupe comprendra : Mmes Le-maignan, Eyrens, Vilma, Cellini, P. Marsa, Cavel, de Pontry, Archambaud, Maufroy, A. Rogé, etc., etc. ; MM. Devaux, Dangès, Vieulle, Barnolt, Duverné, Caré, Gildes, etc., etc.

« M. Darmand reste régisseur de la comédie. L'orchestre de 70 musiciens, tous solistes réputés, sera dirigé par M. Alexandre Lugin, qui secondera M. Laporte.

Pour la plus grande joie des habitants de la Côte d'Emeraude, Saint-Malo va avoir cette saison son Grand Casino municipal original, luxueux, avec une troupe de premier ordre et tous les ouvrages à succès. Le maestro Thibault, des Bouffes, dirigera l'orchestre de 45 musiciens, des premiers prix pour la plupart.

Jules Hurst.

PETITES NOUVELLES
— La *Pelote*, comédie en un acte de M. René Blain des Cormiers, représentée avec succès au Carillon, vient de paraître à la Librairie théâtrale.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

A la Bodinière, à 3 heures : les œuvres de Pierre Quillard, conférence de M. Henry de Bruchard, avec audition de M. de Max et Mmes de Laparcerie et Chapelas, de l'Opéra.
— A 4 h. 1/2 : les *Voluptés* de Hugo, conférence de M. Jules Bois ; les poèmes de Hugo, Déroulède, Musset, Corneille, Gautier, Jules Bois seront dits par Mlle Laparcerie et M. de Max, de l'Opéra.

— Aux Mathurins, à 9 h. 1/2 : *A la Gare comme à la Gare*, revue de MM. Alph. Allais et Albert René. Les chansonniers Bonnard, Baltha, Meudrot, Dalitelle, de M. Henri Lyon (Blanche Toutain et André Grisely).

Demain dimanche, matinée extraordinaire au concert des Ambassadeurs avec le concours d'Yvette Guilbert, dans *Zut pour Yvette* la saynète de MM. Lafargue et Robiquet.

Avant le gala du Concours de beauté qui aura lieu ce soir à minuit, l'Opéra donnera à huit heures et demie, une représentation extraordinaire avec tous les numéros qui composent son attrayant programme.

Demain dimanche, matinée réservée aux familles.

La matinée extraordinaire qui sera donnée mardi prochain aux Mathurins au bénéfice d'un artiste, sera une véritable curiosité artistique. En effet, sur son programme figurent, à côté des noms des artistes de l'Opéra de l'Opéra-Comique et de la Comédie-Française, ceux des artistes des principaux théâtres de genre, les étoiles de café-concert et les plus célèbres chansonniers montmartrois.

Demain dimanche, à 2 h. 1/2, au Jardin de Paris, matinée réservée aux familles. Programme choisi et amusant.
Prix d'entrée : 1 franc.

Actuellement, on passe la plus délicieuse soirée au Moulin-Rouge. Tout le high life s'y donne rendez-vous.
Ce soir, fête de nuit.

Programme du concert qui sera donné demain au Jardin d'acclimatation, à trois heures, en plein air, au kiosque de la musique :

1^{re} partie : Marche aux flambeaux (MEYERBEER) ; Ouverture de la *Muette* (AUBER) ; Entr'acte de Philémon et Baucis (GOUNOD) ; Duo du *Châlet* (ADAM), exécuté par MM. Henrion et Lachaud, de l'Opéra ; Finale du 1^{er} acte de *Lohengrin* (WAGNER).

2^e partie : Le *Rappel*, polka (G. WERZÉ) ; Fantaisie sur le *Pré aux Clercs* (HÉROLD) ; Célèbre Menuet (BOUCHERIN) ; Intermède, valse (J. LAFRÈRE) ; Ouverture de *Martha* (FLOTOW) ; Polka des Cloches (ALLIER).

Chef d'orchestre : Jacques Lafitte, de l'Opéra.

Les Derviches qui, pendant deux mois, ont attiré la foule au Jardin d'acclimatation, quitteront Paris lundi soir.

Si les Parisiens ont assisté avec intérêt aux étonnants et prodigieux exercices de ces prêtres fanatiques, les Derviches, de leur côté, ont été vivement impressionnés par les beautés de la capitale que le directeur du Jardin d'acclimatation leur a fait visiter.

Intérim.

Correspondances Étrangères

FIGARO AU TRANSVAAL

La Crise

Johannesburg, le 19 mai 1899.

Nous sommes en pleine crise. Je l'avais prévue depuis longtemps, et depuis longtemps vous l'aviez annoncée. Le télégraphe vous en a transmis le détail. Je me contente d'en reproduire ici les traits caractéristiques.

La crise a commencé par des conversations entre M. Reitz, le secrétaire d'Etat, et les représentants de la Chambre des mines. Tout semblait marcher très bien au début, et l'on paraissait s'acheminer sérieusement vers une conciliation, lorsqu'en serrant les choses de près, les représentants de l'industrie s'aperçurent que M. Reitz n'avait aucune qualité spéciale, ni autorisation gouvernementale pour proposer ou accepter un compromis. Malgré tous leurs efforts, ils ne parvinrent pas à obtenir de ce dernier une parole ferme, ni un engagement précis.

Il y eut alors, c'était vers la fin du mois dernier — une véritable rupture des négociations.

Pou après, on apprit que le gouvernement anglais avait précédemment adressé à M. Krüger des représentations assez vives au sujet de l'illégitimité du monopole des explosifs et de la loi frappant les coolies indiens. Et comme, dans les négociations dont je viens de parler, il n'avait été fait aucune allusion à ces réclamations, on supposa que M. Krüger avait voulu enlamer des pourparlers avec l'industrie, non pas dans l'intention d'arriver à un arrangement, ainsi que le

démontraient les « conversations privées » de M. Reitz — mais pour gêner l'action directe de l'Angleterre, en prétextant qu'il avait déjà engagé la discussion du côté de la Chambre des Mines.

La rupture de ces pseudo-négociations avec l'industrie laisse donc maintenant M. Krüger face à face avec le pouvoir britannique. Ce ne sont plus seulement des réformes industrielles qu'il s'agit. La question va prendre une tournure plus grave, et c'est l'ensemble du problème uitlander qui va être discuté. La pétition des 21,000 étrangers au gouvernement anglais pour réclamer leur accession aux droits électoraux en est une preuve manifeste.

Je ne reviendrai pas dans cette lettre sur la partie du débat qui touche directement l'industrie : je vous l'ai exposée longuement déjà, et du reste je prévois qu'elle va passer au second plan. La partie politique, toute d'actualité, est autrement importante.

Les étrangers, domiciliés dans ce pays, réclament ce qu'ils appellent « la franchise », c'est-à-dire une réglementation libérale des conditions de naturalisation. La loi actuelle contient les dispositions suivantes :

L'étranger, résident depuis deux ans au Transvaal, n'ayant encouru aucune condamnation et payant régulièrement ses impôts, a le droit de se présenter devant le magistrat pour demander sa naturalisation. Il prête un serment aux termes duquel il répudie solennellement sa nationalité antérieure, et manifeste son intention de devenir Boer. Dès ce jour, il encourt toutes les obligations attachées à ce titre, y compris le service militaire ; mais il n'en a pas tous les avantages. Il ne lui est attribué que le droit de voter pour le second Raad, Chambre inférieure, sans pouvoir réel, dont les résolutions et l'existence même peuvent être annulées par une simple décision du premier Raad.

C'est que douze ans après qu'il devient apte à bénéficier des privilèges complets de la *burghership*, c'est-à-dire à être nommé citoyen boer et à participer aux élections du premier Raad. Toutefois, sa nomination, même dans ce cas, est soumise à l'approbation du gouvernement et au vote d'une majorité des deux tiers des burghers de son district ; de sorte qu'un étranger peut avoir parfaitement rempli toutes les obligations réclamées par la loi, pendant quatorze ans, et cependant, après cette longue période, il est loisible soit au gouvernement, soit aux burghers de le rejeter dans la foule anonyme des uitlanders.

Il est certain que, en fait, c'est l'exclusion de tous les étrangers des droits civiques. On ne peut donc pas dire que la loi transvaalienne sur la naturalisation soit équitable ou simplement raisonnable. Mais une de ses conséquences les plus fâcheuses, et celle qui est la plus propre à détourner les impétrants, consiste en ceci que l'étranger, renonçant dès le jour de sa demande à sa nationalité antérieure, reste pendant douze ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où il peut être accepté comme burgher, sans nationalité aucune : il n'est plus Français ou Anglais ou Allemand puisqu'il a prêté serment et répudié son titre antérieur, et il n'est pas encore burgher. Et il n'est pas sûr de le devenir jamais, à cause du referendum.

Il est impossible de concevoir un système plus illogique ; et certainement il y a là matière pour des réformes intelligentes, et d'autant plus nécessaires que M. Krüger ne peut pas écarter définitivement du pouvoir politique une fraction, quelque petite qu'elle puisse être, de ces étrangers qui ont fondé et soutiennent encore la fortune de ce pays. Quoi qu'il en soit, je ne crois que M. Krüger soit actuellement disposé à faire des concessions. Au point de vue économique, il vient d'accorder un monopole nouveau, celui des bogies ; il n'est donc pas prêt de renoncer à sa vieille passion pour les privilèges, et la bande d'aventuriers qui l'entoure, toujours à l'affût d'une aubaine, a encore de beaux jours à espérer. Nous avons été menacés, l'année dernière, du monopole des objets fabriqués en fer ou acier. Nous finirons par l'avoir ; et on y joindra sans doute celui de la vente de la viande et de la fabrication du pain.

Au point de vue politique, il ne paraît pas davantage incliné à un accord. Il fait répondre aux réclamations de l'Angleterre par la découverte d'un complot, organisé par sa police et où on voit cinq ou six notables piliers de cabaret, se diriger d'un pas joyeux sur les geôles prétoiriques, en proclamant bien haut — afin

que nul n'en ignore — qu'ils ont vraiment conspiré contre le Transvaal, qu'ils se proposaient de prendre d'assaut les forts de Johannesburg, et qu'ils sont commandants, colonels ou capitaines dans l'armée anglaise. On en a ri, ici, parce qu'on connaît les pèlerins ; mais en France, j'imagine qu'on vous aura raconté une belle histoire, et on se sera indigné une fois de plus contre la perfide Albion, envoyant, pour occire l'innocent et patriarcal Oom Paul, deux colonels et trois capitaines... de l'armée du Salut.

Afrikaner.

La Vie Sportive

LE TURF

NOTES SUR L'AUTUEL

Autre journée dont le prix Wild Monarch est le clou ; journée de débutants supérieurs. On croit, dans cette épreuve de vingt mille francs, au succès de Mulled Ale ou de Puisseux. Pour le reste, on peut voir dans le prix Jason, Castelvieux ou Mac Booser ; dans le prix de la Ghibauderie, Mathias ; dans le prix d'Arques, Irissée ou Cornichon ; dans le prix de Langé, Pilule ou Glamis ; dans le prix La Veine, Amoureux II ou Magyar.

COURSES A ENGHEN

Les débuts des trois ans sur les obstacles ont apporté leur variété habituelle sur le programme d'Enghien. Les Parisiens ne sont pas fous de ces courses de débutants qui mettent leur sagacité à la torture. Mais il y a, lieu, pour les vrais sportsmen, d'apprécier les mérites actuels et l'avenir de ces nouveaux venus dans la carrière du steeple-chasing. Tous les concurrents du prix d'Essai, dont l'allocation est de douze mille francs, ont fait preuve de réelles qualités de sauteur, ce qui fait l'éloge du soin avec lequel les entraîneurs ont perfectionné leur dressage. Nous aurons tout le loisir de les revoir et de les juger.

Le Prix du Quercy, 3,000 fr., 2,500 m., a été pour La Fleurière (8/1), à M. Laurent (Rich), battant Désiré, au comte P. d'Heursel (C. Reeves), et Pénlope, à Mme Ricotti (F. H.).

La Fleurière, Pénlope, Désiré, Invicta et Aubertan partaient devant Rêve d'Or, Frontail, La Dordogne, Régulate et Ohio. En face La Fleurière, Désiré et Pénlope galopèrent devant Invicta ; les autres étaient battus. Pénlope venait un instant à côté de La Fleurière à l'entrée de la ligne droite, mais fléchissait à la dernière haie. La Fleurière l'emportait de quatre longueurs sur Désiré ; Pénlope troisième à une longueur devant Invicta quatrième.

Pari mutuel à 10 fr. : 95 fr. Placés : La Fleurière, 36 fr. 50 ; Désiré, 48 fr. ; Pénlope, 25 fr. 50.

Le Prix de l'Angoumois, 3,000 fr., 2,800 m., a été pour Fend l'Air (4/1), à M. Ch. Cunningham (J. Clay), battant Flambant, à M. F. Dupont (Hughes), et Le Pérugin, à M. Alb. Menier (West).

Le Pérugin a mené très vite devant Fix, Fend l'Air, Flambant, Sylvain, Caboulot, Gala Day, Satiné et La Pertuisine. En face Le Pérugin, Sylvain, Flambant et Fix semblaient seuls en course, les autres étaient battus. Sylvain et Le Pérugin entraient ensemble dans la ligne droite devant Flambant et Fend l'Air. Se détachait après la dernière haie pour l'emporter d'une longueur sur Flambant, Sylvain, troisième à une tête, précédait Le Pérugin. Après réclamation, Sylvain était distancé de la troisième place.

Pari mutuel à 10 fr. : 61 fr. 50. Placés : Fend l'Air, 23 fr. 50 ; Flambant, 48 fr. ; Le Pérugin, 40 fr. 50.

Le Prix de la Saintonge, 4,000 fr., 3,800 mètres, a été pour Jongleur (2/1), au vicomte de Biennart (Faïers), battant Master, à M. Ch. Liénart (J. Clay), et Mahonia, à M. J. Portet (Hughes).

Trençin a fait le jeu devant Orage, Master, Jongleur, Mahonia et Banios loin derrière. Après les tribunes Jongleur et Master se rapprochaient de Trençin qui se débattait à la double barrière où Master et Jongleur étaient ensemble devant Mahonia. Banios était arrêté, Jongleur dépassait Master après la dernière haie pour l'emporter de deux longueurs. Mahonia mauvais troisième.

Pari mutuel à 10 fr. : 24 fr. Placés : Jongleur, 14 fr. ; Master, 20 fr.

Le Prix du Début, 42,000 fr., 2,700 m., a été pour Glorieux (5/4), à M. A. Aubry (F. Hall), battant Pic, à M. J. Desbouts (T. Brown), et Lierru, à M. L. Olry (H. Jennings).

Glorieux, Mélébée, Lierru et Le Grand Mogol partaient devant Hameau, Pic, Lorient, Richmond, Lou, Joé, Algodor, et Commandant. En face Mélébée, Hameau, Glorieux, Lierru étaient en ligne devant Le Grand Mogol, Pic, Lorient, Richmond, Joé, Algodor et Commandant étaient battus. Glorieux entraient premier dans la ligne droite, suivi de près par Lierru, Hameau et Pic. Après la dernière haie Glorieux prenait l'avantage et l'emportait de trois longueurs sur Pic. Lierru, troisième à une tête, précédait Lorient.

Pari mutuel à 10 fr. : 38 fr. Placés : Glorieux, 20 fr. 50 ; Pic, 21 fr. 50 ; Lierru, 40 fr. 50.

Le Prix de l'Adour, 4,000 fr., 3,500 m., a été pour Protocole (3/7), à M. W. Hurst (Rich), battant Cor de Chasse, au comte R. de Clumber-Tonnerre (Morand), et Newski, à M. Zibaurre (Barnard).

Protocole, Newski et Cor de Chasse par-

taient dans cet ordre. Les trois concurrents passaient en ligne la claque blanche. Après la rivière Newski lâchait pied. Cor de Chasse rejoignait Protocole avant le talus. Entre les deux tours de Cor de Chasse prenait plusieurs longueurs sur Protocole. Ce dernier revenait avant la dernière haie pour l'emporter de trois longueurs. Newski mauvais troisième. Pari mutuel à 10 fr. : 43 fr. 50.

COURSES D'ASCOT

(Par dépêche.)

M. de Brémont avait hier l'idée de courir l'Alexandra Plate avec Le Sénateur qu'il jugeait ne pas avoir été éprouvé par sa très bonne course dans la Coupe d'Or. Le Sénateur est un cheval résistant : ça lui fait 8,800 mètres en deux jours. Il a gagné. Au moins l'honneur des couleurs françaises est sauvegardé : l'Alexandra Plate est un prix important.

C'est égal, Cyllène doit être un très bon cheval !... La victoire de Le Sénateur compense un peu nos déboires de l'autre côté de la Manche. C'est d'un bon augure pour l'avenir. Le cheval est parti à égalité et a gagné de six longueurs sur Grace Skelton et Nouveau Riche.

Alexandra Plate, 37,500 fr., 4,800 m. : Le Sénateur (égalité), M. J. de Brémont (E. Watkins) ; Grace Skelton (4/1), sir J. Thursty (M. Thursty) ; Nouveau Riche (2/1), lord Farquhar (Rickaby) 3.

Six longueurs ; mauvais troisième.

Robert Milton.

AUTOMOBILISME

La Commission des concours internationaux d'automobilisme à l'Exposition de 1900 vient de se réunir dans les bureaux de l'avenue Rapp.

Diverses propositions ont été mises en avant et après discussion on a adopté en principe un concours de fiacres, un concours de poids lourds, des courses de fond et de vitesse.

Deux sous-Commissions ont été nommées pour élaborer le programme définitif ; elles se composent :

Pour les transports (fiacres et poids lourds) :

M. Bixio, Boschet, comte de Chasseloup-Laubat, Cohendet, Falconnet, capitaine Ferrus, Hospitalier, Jeantaud, Krieger, colonel Lambert, Lemoine, Luckars, Monnerquy, Max de Nansouty, Scotté, Walckenaer ; L'autre, s'occupant des courses, est composée de :

MM. Bollée, comte de Chasseloup-Laubat, Collin, Krebs, Lemoine, Meyan, Michelin, Peugeot, Pieron, Henri Richard, Ruell, baron Thénard, baron de Turckheim, de la Vaillette, René Varennes, Victor Thiébaud.

Avec de pareils organisateurs on peut compter sur des épreuves intéressantes.

Aérostation. — L'Aéro-Club commença aujourd'hui samedi la série de ses ascensions montaines. Ces ascensions se continueront durant toute la durée de l'Exposition d'automobiles ; les départs auront lieu au jardin des Tuileries ; les personnes qui désirent monter pourront se faire inscrire à l'Exposition des Tuileries. Le premier départ aura lieu demain, sous la direction du comte Henry de La Vaulx, vice-président de l'Aéro-Club.

Paul Moyan.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — Le coureur Ch. Terront a quitté Paris ce matin, à deux heures, pour effectuer à bicyclette le record Paris-Brest-Paris. Il espère être de retour demain dans l'après-midi.

Dans le critérium des voitures, sept concurrents ont terminé les parcours sans accident ; ils avaient leurs véhicules munis de pneumatiques Michelin.

Celui qui veut avoir derrière son motocycle une remorque élégante et légère doit aller visiter les ateliers de la carrosserie Vint, 25, rue Brunel. C'est là que se font les plus jolis modèles.

Vélocipédie. — C'est demain, à 2 h. 1/2 très précises,

LES CHANSONS DE MONTOYA

VOTRE AME

Poésie de GABRIEL MONTOYA

Musique de RICHARD O'CONNOLLY

CHAN 1

Allo moderato

Votre âme est un exquis po-è-me Dont je pour-suis le sens di-

PIANO

vin, Nul n'y peut li-re que vous mè-me, Et ce-lui qui le mieux vous

ai-me Vou-drait en vain, Car ce po-è-me fait d'un

re In-gé-nu, troublant et per-vers, C'est ce-lui

dont votre mère E-ve, Un jour à Satan sur la grè-ve, Die-à-les

vers

poco rall.

Pur comme une aile de mé-san-ge, Quand il é-claire vo-tre

front: En-fan-tin, certes, mais é-tran-ge Il vous don-ne tout l'air d'un an

-ge Ou d'un dé-mon. Soyez fa-rouche et soyez ten-dre,

Soyez la Sphinx d'Ori-ent J'aime au-tant ne pas la compren-dre Cette â-me

qui vous fe-rait pen-dre En sou-ri-ant!

BOURSE DU VENDREDI 16 JUIN 1899

DESIGNATION DES VALEURS			Hier	Aujourd.	DESIGNATION DES VALEURS			Hier	Aujourd.	DESIGNATION DES VALEURS			Hier	Aujourd.	DESIGNATION DES VALEURS			Hier	Aujourd.	DESIGNATION DES VALEURS			Hier	Aujourd.																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																														
Dern. cours	Hausse	Baisse			Dern. cours	Hausse	Baisse			Dern. cours	Hausse	Baisse			Dern. cours	Hausse	Baisse			Dern. cours	Hausse	Baisse																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																
Fonds Français																								Sociétés de Crédit												Chemins de Fer												Valeurs Industrielles												Valeurs Industrielles																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																										
3	C.D.	3	3 % FRANÇAIS...cpt	102 10	101 15	25				102				102				102																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																				